19

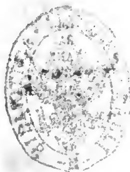
MADAME ANDRÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR MM. N. FOURNIER ET LAURENCIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 2 août 1855.







PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*.

1855

Distribution de la pièce.

M. ANDRÉ, négociant en grains.	MM. Lafontaine.
MATHIEU, son cousin	Geoffroy.
EDGARD DE BRÉVANNES	Garraud.
RABINEL, spéculateur.	Thibaut.
AMÉDÉE, commis	Théophile.
EMMA, femme de M. André.	Mlles Désirée.
JULIE, femme de chambre	Rima.

La scène se passe à Paris, chez M. André.

MADAME ANDRÉ.

Le salon d'un commerçant. — Un bureau avec des cartons et des registres. — Un autre grand bureau à hauteur d'appui. — Porte au fond.— A droite, au fond, une porte conduisant à la caisse. — Du même côté, au premier plan, une porte conduisant chez M. André. — A gauche, l'appartement de Madame.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉDÉE, JULIE.

(Au lever du rideau, Amédée est debout devant le grand bureau et il écrit sur un registre. — Julie entre vivement, son tablier et son bonnet à la main, et court regarder la pendule.)

JULIE.

Là ! je disais bien que ça n'était pas possible.

AMÉDÉE, sans se déranger.

Quoi donc ?

JULIE.

C'est Baptiste qui vient de me dire de descendre vite et vite, parce que Madame a sonné... (S'ajustant devant la cheminée.) Comme si Madame, qui n'est rentrée du bal qu'au petit jour, pouvait se lever à huit heures.

AMÉDÉE, écrivant toujours.

On voit bien que vous n'êtes ici que depuis hier... (Bruit de sonnette à gauche.) Tenez, entendez-vous ?

JULIE.

Comment, c'est Madame, de si bonne heure ?

AMÉDÉE, de même.

Et les affaires, donc ?

JULIE, achevant de s'ajuster.

Les affaires... ça regarde son mari... (Nouveau coup de sonnette.) Encore ?... Voilà une maison où je ne vieillirai pas. (En attachant son tablier, elle laisse tomber une lettre.) Ah ! mon Dieu ! cette lettre que je devais porter au pensionnat, pour mademoiselle Louise.

AMÉDÉE, quittant sa plume.

Une lettre pour la nièce de Monsieur?

JULIE.

Je pensais avoir le temps jusqu'à midi.

AMÉDÉE.

Il faut l'envoyer par Baptiste. (On sonne encore.)

JULIE.

On y va... me voilà, Madame, me voilà. (Elle entre à gauche.)

SCÈNE II.

AMÉDÉE, puis EDGARD et RABINEL.

AMÉDÉE, seul.

La maladroite ! M. André demande peut-être, dans cette lettre, qu'on permette à mademoiselle Louise de venir passer ici la journée de demain dimanche... et ils sont si rares les instants où j'ai le bonheur de la voir ! (Edgard et Rabinel se rencontrent à la porte.)

EDGARD.

Passez donc, mon cher monsieur Rabinel.

RABINEL.

Après vous, mon cher monsieur Edgard.

AMÉDÉE, à part.

Encore ce jeune dandy et ce faiseur d'affaires! (Il se remet à ses écritures.)

RABINEL, regardant autour de lui.

Je croyais trouver ici M. André.

EDGARD.

J'espérais rencontrer Madame. (Amédée les salue d'un signe de tête.)

RABINEL, à Edgard.

Un élégant de la Chaussée-d'Antin, à cette heure-ci rue Mauconseil?

EDGARD.

Et vous, mon cher spéculateur, déjà en campagne?... Est-ce que la maison Rabinel et Cie voudrait vendre à notre ami André les récoltes de sa dernière acquisition dans la Beauce?

RABINEL.

Vous n'y êtes pas.

EDGARD.

Au fait, j'oubliais que vous autres, messieurs, vous n'achetez ces terres seigneuriales que pour les déchiqueter et les revendre en détail, morceaux par morceaux : c'est le vandalisme du dix-neuvième siècle.

RABINEL.

Que voulez-vous, mon cher gentilhomme, il n'y a plus aujourd'hui que de petites bourses; il faut bien se mettre à leur portée...

EDGARD.

Pour les délier plus aisément.

RABINEL.

Eh! eh ! les petites bourses font les gros portefeuilles. (A Amédée.) Ainsi, monsieur Amédée, le patron est déjà en courses? C'est inouï comme je joue de malheur! depuis quatre jours, à quelque heure que je me présente, impossible de le rencontrer.

AMÉDÉE.

Madame va venir, si vous voulez...

RABINEL.

Eh! vous me dites toujours cela! est-ce que je traite les affaires avec les femmes?

AMÉDÉE.

Madame André n'est pas une femme ordinaire.

RABINEL.

Soit!... je conviens de son mérite...

EDGARD.

Charmante! pleine d'esprit, de distinction, d'élégance!... Aussi ce mariage-là me cause toujours un étonnement...

RABINEL.

Bon! rien de plus simple... D'un côté, une pensionnaire sans fortune, fille d'un légionnaire; de l'autre, un gros commerçant, espèce de paysan enrichi, très-fort sur les prix des grains et des foins; mais, tirez-le de là...

AMÉDÉE.

Monsieur...

RABINEL.

Mon Dieu, je dis ce que tout le monde sait : c'est que sa femme est la bonne tête de la maison.

AMÉDÉE.

En ce cas, adressez-vous à elle.

RABINEL.

Merci! je ne veux pas l'importuner... je reviendrai... (A part.) et il faudra bien que je le trouve seul. (A Edgard.) Vous restez, jeune homme? C'est bien, c'est entendu, chacun ses affaires, ne vous dérangez pas. (Il sort.)

SCÈNE III.

AMÉDÉE, EDGARD, puis JULIE.

EDGARD, à Amédée.

Vous avez pris le bon moyen pour le renvoyer; j'ai bien compris que c'était une défaite; car M. André est ici, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Oui, Monsieur, et je vais l'avertir que vous voulez lui parler.

EDGARD, vivement.

Non pas, s'il vous plait... (A part.) Diable de commis! il adresse à la femme ceux qui demandent le mari, et au mari ceux qui viennent pour... (Haut.) Ne puis-je voir madame André?

AMÉDÉE.

Je crois que madame repose encore...

EDGARD.

Vraiment? en ce cas... (Il va prendre son chapeau.)

JULIE, sortant de l'appartement à gauche.

Tout de suite, Madame, tout de suite. (A Amédée.) Vous aviez raison, Monsieur, Madame était déjà levée.

AMÉDÉE, à part.

Bon!

EDGARD.

Madame André?

JULIE.

Et habillée, et coiffée, et tout, sans m'attendre, et elle vient ici.

EDGARD, à Amédée.

Que me disiez-vous donc? (Julie sort.)

SCÈNE IV

EMMA, EDGARD, AMÉDÉE.

EMMA, entrant sans voir Edgard et allant à son bureau.

Me voici enfin, monsieur Amédée; je me suis un peu oubliée ce matin, mais nous allons réparer le temps perdu... (Apercevant Edgard.) Eh! mais, c'est monsieur de Brévannes!

EDGARD.

Oui, Madame, exact au rendez-vous d'affaire que vous avez daigné m'accorder cette nuit.

EMMA, souriant.

Il le fallait bien... vous me demandiez je ne sais quels renseignements de commerce au milieu d'un quadrille, et j'écoute si mal en dansant.

EDGARD.

Je suis loin de m'en plaindre, madame; je m'applaudis au contraire d'une maladresse qui me procure l'occasion de vous revoir. (A part.) Excellent prétexte!

EMMA.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Vous permettez? je suis à vous... (A Amédée.) Avez-vous préparé la correspondance, monsieur Amédée?

AMÉDÉE, lui présentant des lettres.

Tout est là, Madame.

EMMA.

C'est bien, donnez. (Elle prend ses lettres.)

EDGARD, à part.

Elle va se débarrasser de lui.

EMMA, tendant une lettre à Amédée.

Celle-ci ne partira que demain. (A Edgard tout en parcourant les papiers.) Je vous écoute, monsieur.

EDGARD.

Moi, Madame?

EMMA.

Oui, s'il vous plaît; rappelez-moi donc ce que vous disiez.

EDGARD.

Ce que je disais... là... tout à l'heure?...

EMMA, de même.

Non... cette nuit... pendant le quadrille. (A Amédée.) Vous

mettez le 25... c'est le 20 que la maison d'Aubrée du Havre doit faire cet envoi.

AMÉDÉE.

Monsieur André croyait pourtant...

EMMA.

Non, j'en suis sûre... voyez le carnet... (A Edgard.) Eh bien! monsieur?

EDGARD.

Pardon, Madame, je ne suis pas pressé... j'attendrai que vous soyez libre.

EMMA.

Oh! ne faites pas attention... je puis très-bien vous entendre... j'ai l'habitude... (Elle feuillete le carnet qu'Amédée lui présente.)

EDGARD.

Ah! (A part.) Mais moi je ne l'ai pas l'habitude... parler à une femme avec cet accompagnement... l'orchestre de Strauss, à la bonne heure, mais...

EMMA, à Amédée en lui montrant le carnet.

Tenez, vous voyez?... le 20. (A Edgard.) L'affaire est urgente, m'avez-vous dit?

EDGARD.

Oui, madame, très-urgente... (A part.) Je ne sais plus où j'en suis.

EMMA, tout en signant des lettres.

De quoi s'agit-il donc?

EDGARD.

C'est une traite de mon oncle... une traite sur Bordeaux.

EMMA, à Amédée.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là?

EDGARD, croyant qu'elle lui parle.

Si j'en suis sûr!

AMÉDÉE.

Oui, madame, ce chargement de grains est arrivé de Marseille.

EDGARD, à part.

Un chargement de grains à présent! je suis venu trop tôt. Je tombe dans le coup de feu.

EMMA, à Edgard.

Eh bien! cette traite, s'il vous plaît?

EDGARD, cherchant dans son portefeuille.

Oui, madame, oui. (Présentant la traite.) Voici, madame.

EMMA, y jetant un coup d'œil.

Ce n'est pas une traite, c'est un mandat.

EDGARD.

Vous croyez?... c'est possible... un mandat...

EMMA.

Parfaitement en règle...

EDGARD.

Oui... mais la maison?...

EMMA.

Très-solide... voilà ce que vous aviez à me demander?

EDGARD, déconcerté.

C'est-à-dire... permettez... vous êtes sûre, Madame... vous êtes bien sûre que la maison...

EMMA.

Oh! très-solide... on peut vous en donner la preuve. (A Amédée en lui remettant le mandat.) Monsieur Amédée, conduisez monsieur de Brévannes auprès du caissier. (A Edgard.) Un homme fort entendu qui connaît parfaitement la place de Bordeaux.

EDGARD.

Ah!

EMMA, saluant.

Monsieur, j'ai l'honneur...

EDGARD, saluant.

Madame... (A part.) Par exemple! c'est comme cela qu'elle m'expédie?

EMMA, rappelant Amédée.

Ah! monsieur Amédée... (Bas.) Monsieur Rabinel est-il venu?

AMÉDÉE.

Oui, madame, et je lui ai dit que monsieur André était sorti.

EMMA.

Très-bien!... un homme de bourse, un faiseur dont je me défie... donnez-lui toujours la même réponse; revenez tantôt, nous aurons à causer.

AMÉDÉE, s'inclinant.

Il suffit, Madame. (A Edgard.) Monsieur, si vous voulez...

EDGARD.

Oui, tout à l'heure je vous rejoins. (A part.) Parbleu! il ne sera pas dit que je n'aurai fait ici qu'une visite d'huissier! (Amédée sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V.

EMMA, EDGARD. Emma est revenue s'asseoir devant son bureau et écrit.

EDGARD, se rapprochant d'elle.

Madame....

EMMA, levant la tête.

Plaît-il? Quoi? c'est encore... Pardon, monsieur...

EDGARD.

C'est encore moi... oui, Madame.

EMMA, avec une nuance de raillerie.

Auriez-vous une seconde traite?

EDGARD.

Excusez-moi, madame, hier, au bal, votre accueil aimable a pu me faire supposer que je n'étais pas importun... votre sourire était si doux, le ton de vos paroles si gracieux...

EMMA, de même.

Ah!... au bal... c'est possible... je ne me rappelle pas... mais nous n'y sommes plus. (Se retournant vers lui.) A moins que votre imagination ne transforme ce bureau en salon de danse... et alors je ne vous empêche pas d'essayer une mazurka ou une sootisch... (Riant.) Ah! ah! ah! quant à moi, qui ai les idées beaucoup plus... terre-à-terre, je ne puis faire ici que du commerce, et vous voyez, j'ai beaucoup à écrire.

EDGARD.

Voilà le mal! risquer de noircir ces jolis doigts? est-ce là une occupation qui leur convienne? Ah! je crois les voir encore, voltigeant avec tant d'agilité sur les touches d'un clavier!...

EMMA.

Ah! maintenant, vous rêvez musique? soit, chantez... je vous accompagne... en chiffres. (Écrivant.) 4,548 fr. 95 c.

EDGARD, à part.

Elle me déconcerte... et pourtant, j'en suis certain, cette nuit, pendant que je lui parlais... j'ai surpris dans ses regards une expression... mais ici, je ne suis plus sur mon terrain... j'aurais mieux fait d'écrire... Eh! mais, pourquoi pas?

EMMA, voyant qu'Edgard est encore à la même place, très-gracieusement.

C'est par là, Monsieur...

EDGARD.

Plaît-il, Madame?...

EMMA.

Les bureaux... la caisse...

EDGARD.

Merci, madame, j'y vais... seulement, encore une grâce... c'est vous, madame, qui recevez toutes les lettres d'affaires?...

EMMA.

Sans doute.

EDGARD.

Eh bien! si je prenais la liberté de vous adresser un effet... à l'ordre de mon oncle?

EMMA.

Très volontiers.

EDGARD.

Mille remerciements! (A part.) Ne nous décourageons pas. (Saluant.) Madame...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, sortant de sa chambre.

Tiens! ah! par exemple! monsieur de Brévannes! à cette heure-ci!

EDGARD.

Monsieur!...

ANDRÉ.

Et comment ça va-t-il, depuis tantôt, fameux polkeur?... car vous êtes un fameux polkeur, vous... quel jarret!... sacreb...

EMMA.

Hein?

ANDRÉ, à part.

Oh! ma femme!... (A Emma.) Tiens, tu étais là chère amie... déjà à la besogne... (A Edgard.) Après avoir sauté toute la nuit!... avez-vous jamais vu sa pareille?

EMMA.

Mon ami, ne retenez pas monsieur de Brévannes... il est attendu à la caisse.

ANDRÉ.

Ah! vous faites aussi du commerce, vous? tout le monde s'en mêle... à votre aise... nous nous reverrons?...

EMMA, à Edgard.

Vous savez, monsieur, au fond, à gauche.

ANDRÉ.

Tenez, là-bas... trois marches à monter... de votre pied léger, polkeur. (Il le conduit en lui donnant des poignées de main.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, EMMA, devant la table.

EMMA, à part.

Enfin!

ANDRÉ.

Charmant garçon... pas fier du tout, le plus soigné de tes cavaliers; il vous a une manière de vous faire tourner sa dame... (Il fait un pas de polka.) Si tu pouvais te voir quand vous polkez tous deux... (Il chante.) Tra, là là... c'est gentil, très-gentil... il a fait ma conquête, à moi... et j'ai presque envie de l'inviter à dîner.

EMMA.

Belle idée! à quel titre?

ANDRÉ.

Dame! un de tes danseurs.

EMMA, riant.

Ah!... si vous invitiez tous mes danseurs!

ANDRÉ.

C'est vrai! quel repas de corps ça ferait!... Ah! ah! ah! il faudrait emprunter la marmite des invalides!... car, Dieu sait que tu n'en manquais pas... pas d'invalides... non, au contraire... une vraie ruche qui bourdonnait autour de toi... je ne sais vraiment pas comment tu peux t'y reconnaître...

EMMA, souriant.

Oh! l'habitude de la comptabilité.

ANDRÉ.

Ah! ah! ah! c'est ça... tu les numérotes... et comme tu

leur réponds gentiment à tous... aussi ils ne tarissent pas sur ton chapitre... Charmante femme! ravissante femme! et moi je me frotte les mains... te voir et entendre parler de toi, il n'y a que ça qui m'amuse dans vos salons; bien, mes enfants, allez, mais qu'est-ce que vous diriez donc, si vous saviez que cette belle jeune femme, votre admiration, à vous, c'est ma bonne étoile, à moi!

EMMA.

Ah! mon ami, vous allez encore recommencer?

ANDRÉ.

Est-ce que je peux oublier que depuis deux ans tu te fatigues le corps et l'âme pour tripler ma fortune... quand tu pourrais si bien te reposer...

EMMA, allant s'asseoir à son bureau.

J'en serais bien fâchée... le travail est une distraction.

ANDRÉ.

Hein?... en voilà une bonne, par exemple... les autres, c'est le plaisir qui les distrait, et toi...

EMMA, un peu pensive.

Moi?... qui sait?... si je restais oisive, mes pensées se reporteraient peut-être trop souvent vers un monde plein de séductions... Tenez, mon ami, la rêverie ne vaut rien pour une femme, et ses occupations sont le meilleur refuge contre ses souvenirs.

ANDRÉ.

Je ne comprends pas.

EMMA.

Tant mieux!... Revoyez donc ce compte, mon ami, si toutefois vous n'êtes pas trop préoccupé par votre perte de cette nuit.

ANDRÉ, timidement.

Ah! tu sais que j'ai perdu?...

EMMA.

A la bouillotte.

ANDRÉ.

Sapristi, oui... il faut bien faire quelque chose... vingt louis.

EMMA, s'approchant de lui.

Oh! vingt-cinq!

ANDRÉ.

Vingt-cinq!... Tu crois? ça se peut bien... avec mon sac... (se reprenant) mon maudit guignon.

EMMA, pesant ses paroles.

Et c'est pour vous étourdir là-dessus que vous avez pris tant de verres de punch?

ANDRÉ.

Oh! il faut bien faire quelque chose... trois petits.

EMMA.

Cinq, s'il vous plait, cinq grands verres...

ANDRÉ, surpris.

Ah! tu...

EMMA.

Je les ai comptés.

ANDRÉ.

Comment !... malgré ta danse, tu as jeté tout de même ton coup d'œil?...

EMMA.

Oui, monsieur, et j'ai bien vu que votre tête s'échauffait.

ANDRÉ.

Parbleu !... ils étaient là une douzaine de beaux messieurs à m'entreprendre avec leurs questions de l'autre monde... je ne dis rien de ce petit mirliflor, air goguenard, moustache en croc, qui me retournait sur la littérature... mais quand j'ai surpris dans un petit coin des chuchottements sur notre ménage... Oh! dame !... ça a commencé à se gâter.

EMMA.

C'est alors que je vous ai pris par le bras pour quitter les salons.

ANDRÉ.

Et tu as bien fait : sans ça, morbleu ! (Mouvement d'Emma.) Je sais ce que tu vas me dire : je t'ai promis de ne pas jurer, de ne pas boire, de ne pas crier trop fort, etc., etc... mais, que veux-tu?... on a beau être civilisé, il y a des moments où, malgré soi, on se retrouve ce qu'on a été, un campagnard, un paysan.

EMMA.

Ah! mon ami...

ANDRÉ.

Tranchons le mot, un rustre, comme mon cousin Mathieu.

EMMA, riant.

Ah! ce fameux M. Mathieu, dont j'ai été jalouse?

ANDRÉ.

Jalouse? à quel propos?

EMMA.

On disait qu'il avait tant d'empire sur vous...

ANDRÉ.

Oh! peut-être, autrefois... tu sais, entre deux camarades... le plus fort... (Il fait le geste de donner un coup de poing.)

EMMA.

Et pourtant, quelle différence! si l'éducation vous a manqué en partie, vous avez eu l'instinct des bonnes et des belles choses... De simple cultivateur, vous étiez devenu, par votre intelligence, l'homme de confiance, presque l'associé du fermier de la belle terre de la Roseraie... vous aviez imaginé des méthodes de culture toutes nouvelles.

ANDRÉ.

Oui, oui, j'avais les idées à ça... mais aussi quel beau pays!... c'est là que je suis né et que j'ai grandi sous les yeux de mon pauvre père, l'ami du tien, et que je me suis mis de moi-même à faire toutes sortes d'essais... et avec un bonheur!.. Je voyais déjà mes plantations s'élever et mes récoltes doubler,

tripler, grâce à un certain procédé de drainage... Connais-tu le drainage?... tiens, voilà ce que c'est : figure-toi un terrain...

EMMA.

C'est bon, mon ami, plus tard je prendrai de vos leçons, si jamais nous habitons la campagne.

ANDRÉ, vivement.

Oh! Dieu !... c'est ça qui serait un bonheur... tous les deux... là... mais non, qu'est-ce que je dis donc?... ça n'est pas possible!

EMMA.

Qui sait?

ANDRÉ.

Non, non, il ne faut plus y penser... Après la mort de ce bon fermier de la Roseraie, je suis venu chercher fortune à Paris, je t'ai épousée, tu te plais ici, tu y brilles, tu me fais recevoir avec toi dans les bonnes sociétés; tu raffines mes manières, tu te donnes du mal pour ça ; il ne faut pas que ça soit perdu; restons comme nous sommes, pas vrai?

EMMA, lui prenant la main.

Pauvre ami!... (A elle-même.) Nous verrons! Elle sonne, Julie entre.) Mon châle, mon chapeau.

ANDRÉ.

Tiens! tu vas sortir?... où vas-tu donc?

EMMA.

Ah! ça... c'est mon secret.

ANDRÉ.

C'est juste... simple affaire de curiosité...

EMMA, mettant son chapeau devant la glace.

Faites-moi le plaisir d'appeler M. Amédée.

ANDRÉ, allant au fond.

Amédée!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, en haut

Vous voulez me parler, monsieur?

ANDRÉ.

Ce n'est pas moi, c'est ma femme.

EMMA.

Écoutez, monsieur Amédée... (A André, en prenant Amédée à part.) Pardon, mon ami... (Bas à Amédée.) Vous allez faire tout de suite la démarche convenue.

AMÉDÉE.

Oui, madame.

EMMA.

Pendant ce temps-là, j'agirai de mon côté. (Haut à André.) Quant à vous, mon ami, quel est l'emploi de votre journée?

ANDRÉ.

Je vais aller au comptoir d'escompte pour faire vérifier ces valeurs nouvelles.

EMMA, attachant ses bracelets.

C'est fait.

ANDRÉ.

Ah! déjà?

AMÉDÉE.

Madame a envoyé ce matin.

ANDRÉ.

Alors, j'irai au dock pour cette consignation.

EMMA, arrangeant son châle.

C'est fait.

ANDRÉ.

Ah!

AMÉDÉE.

Madame a fait retirer les warrants hier au soir.

ANDRÉ.

Ah! madame a fait retirer... Ah! bien, en ce cas, j'irai chercher les mercuriales du Havre.

AMÉDÉE.

Madame les a fait demander hier matin.

ANDRÉ.

Madame, toujours madame!... Ah! ça mais, alors, je n'ai plus qu'à me croiser les bras... on ne me trouve donc bon à rien?

EMMA.

Pardon, mon ami; vous étiez hier à votre bureau de bienfaisance; vous déranger de là, c'eût été faire tort aux indigents.

ANDRÉ.

Bon! tu les aurais dédommagés; n'ouvres-tu pas ma caisse à toutes les bonnes œuvres?

EMMA, prenant le bras de son mari.

C'est encore une manière d'entrer dans vos idées...

ANDRÉ, l'embrassant.

Bonne Emma!

EMMA.

Tenez, si vous étiez bien aimable, vous iriez vous-même à la pension de votre nièce; obtenez qu'elle vienne ici demain, pour votre fête, pauvre Louise! Oh! je me rappelle... à son âge, un jour de vacances! quelle joie!

ANDRÉ.

Suffit... on ira... tu as toujours des idées...

EMMA, à Amédée.

A propos, monsieur Amédée, c'est demain dimanche, et si vous voulez bien nous donner votre journée...

AMÉDÉE.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

EMMA, s'approchant d'André.

Adieu, mon ami.

ANDRÉ.

Je vais te conduire à la voiture.

EMMA.

Non, restez là, ne bougez pas.

ANDRÉ.

Mais il me semble que...

EMMA.

Monsieur Amédée m'accompagnera jusqu'en bas... Je n'en ai pas fini avec lui... Embrassez-moi, et faites bien ce que je vous ai dit. (Elle sort avec Amédée.)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, seul, au fond à sa femme.

A bientôt... amuse-toi bien... (A lui-même.) C'est-à-dire amuse-toi bien ! je ne sais pas où elle va... à vrai dire, je l'aime mieux ici que dehors ; quand elle est là, je n'ai besoin de m'inquiéter de rien... et si prévenante! si gentille ! cherchant toujours à me faire valoir devant le monde... et devant moi-même aussi... Tout à l'heure encore, ce qu'elle me disait de mes idées en agriculture... c'est que c'est vrai... J'étais né pour faire de bonnes choses, moi... et d'abord, pour faire pousser mes propres grains, au lieu d'acheter ceux des autres... Je pense quelquefois à tout ça... et alors il me prend des revenez-y... enfin, comme qui dirait le mal du pays... Mais bah ! après ça, quand je revois ma petite femme, mon ménage me tient lieu de tout.

JULIE, entrant.

Monsieur, il y a là quelqu'un.

ANDRÉ.

Un monsieur?

JULIE.

Oh! non, ce n'est pas un monsieur, c'est un homme.

ANDRÉ.

Quel homme ?

JULIE.

Un homme de la campagne.

ANDRÉ.

Si c'est pour affaires, qu'il revienne quand ma femme sera là.

MATHIEU, entrant.

Ah! ça, v'la-t-il assez de lantiponnage, j'entre tout de go, moi. Eh! v'là le cousin, bonjour cousin.

ANDRÉ.

Mathieu !

MATHIEU.

Sortez, la fille.

JULIE, sortant.

La fille!...

SCÈNE X.

ANDRÉ, MATHIEU.

Comment! c'est toi?

MATHIEU.

Tu vois; ça va bien, vieux?

ANDRÉ.

Pas mal. (A part.) Diable de visite! (Haut.) Toi, Mathieu, à Paris?

MATHIEU.

Depuis une heure, avec quelques amis du pays : le temps de déposer mon bagage à l'auberge, et de donner un coup de pied à la halle aux grains, vu que j'avais oublié ton adresse... Ah! ça, et ta femme?

ANDRÉ.

Sortie. (A part.) Heureusement...

MATHIEU.

Attends donc... ça ne serait-il point elle que j'aurais vue, il y a un instant... un joli brin de femme qui montait en voiture à ta porte, en se démanchant le col pour jaser avec un petit jeune homme...

ANDRÉ.

C'est elle, c'est ma femme.

MATHIEU.

Bigre!... excusez... quel genre! elle dégotterait notre sous-préfette... (Regardant autour de lui.) Après ça, elle est assortie au local... perlotte! comme c'est meublé ici! du papier partout... et une horloge sur la cheminée et des siéges! (Il les tâte.) En vlà du moelleux... tu t'asseois là-dessus, toi?

ANDRÉ.

Dam! c'est fait pour ça.

MATHIEU, s'asseyant.

Excusez!... paraît qu'ils ont dit vrai à la halle... tu fais de fameuses affaires, hein?

ANDRÉ.

Mais oui... assez comme ça.

MATHIEU.

Et te voilà dix fois plus riche qu'avant

ANDRÉ.

Oh! dix fois!

MATHIEU.

Combien donc au juste, hein? neuf fois?

ANDRÉ.

Je ne sais pas, moi, vu que c'est ma femme qui...

MATHIEU.

Ta femme? Ah! oui, au fait, on m'a parlé... une femme d'esprit... ça te va, à toi, qui as toujours été un peu...

ANDRÉ.

Hein?

MATHIEU.

Oh! bon enfant, la crème des hommes... t'es pas changé, hein? pourtant on dirait que t'as quelque chose... est-ce que je t'intimide?

ANDRÉ.

Toi?

MATHIEU.

Mets-toi à ton aise, mon vieux; viens donc là, sans façon à côté de moi... où il y a de la gêne, il n'y a pas de... comme on dit par cheux nous... Ah ça, est-ce qu'on ne pourrait pas bien prendre quelque chose? (Montrant une cave sur la cheminée.) V'là la boîte à malices... hein? qu'est-ce qu'on pourrait ben t'offrir? (André va chercher un flacon d'eau-de-vie, Mathieu verse à boire.) Par ainsi, te v'là content, heureux et satisfait?

ANDRÉ.

Complétement.

MATHIEU.

Et pas de marmaille?

ANDRÉ.

Il n'y a que ça qui manque.

MATHIEU.

Tant mieux, c'est gênant; et puis d'ailleurs, as-tu pas là ta nièce, la petite Louise?

ANDRÉ.

Ah! Louise!... tu te rappelles?...

MATHIEU.

La v'là en âge de s'établir...

ANDRÉ, à part.

Ah! mon Dieu! viendrait-il me reparler...

MATHIEU.

Ça te fera une famille, et comme je t'ai dit dans le temps...

ANDRÉ, à part.

Nous y voilà.

MATHIEU.

Tu sais, quand tu es venu la quérir au pays après le décès de ses parents... il y a deux ans... le mieux pour elle et pour toi, ça sera de lui faire choix d'un bon garçon... pas un mirliflor qui te grugerait, qui te mangerait tout ce que tu as gagné, mais un homme sûr, un ami.

ANDRÉ.

Très-bien, mais....

MATHIEU.

Et pas un ami de la capitale... non... un pays... un camarade, un parent, avec qui qu'on a été à l'école ensemble, et joué aux quilles ensemble, avec qui qu'on s'est cogné, et flanqué des trépignées comme nous...ça ne s'oublie pas ça...

ANDRÉ, riant.

Non, même que j'ai encore là une dent que tu m'as cassée.

MATHIEU.

Vrai?... tu l'as encore?... ce bon André, c'est-il gentil de ta

part de la garder en souvenir de not' amitié, quand tu pouvais, avec ta fortune, t'en donner une plus belle... et même deux... de c'te façon-là, vois-tu, tu seras sûr du mari que tu choisiras à ta nièce.

ANDRÉ.

Comment? tu y penses encore, à présent qu'elle est dans un pensionnat?

MATHIEU.

De quoi? un pensionnat?... est-ce que ta femme n'y a pas été tout comme elle? et toi, est-ce que t'étais pas tout comme moi?

ANDRÉ.

Oui, mais...

MATHIEU.

Tu m'as promis de parler en temps et lieu à c'te jeunesse.

ANDRÉ.

Sans doute.

MATHIEU.

Eh bien! les temps et lieu sont arrivés.

ANDRÉ.

C'est bon; j'en causerai avec ma femme.

MATHIEU.

Ta femme... ta femme n'a rien à voir là-dedans... Louise est ta nièce, à toi, c'est de ton côté...

ANDRÉ.

Bien sûr; mais...

MATHIEU.

André, t'as donné ta parole; es-tu un honnête homme, oui-z-ou non? es-tu le maître chez toi, non-z-ou oui?

ANDRÉ.

Certainement, mais...

MATHIEU.

Mais, mais... si tu l'es, prouve-le une bonne fois, montre ta dignité d'homme, et ne caponne pas.

ANDRÉ, se levant.

Caponner, moi?

MATHIEU.

Oui, et je ne te cacherai pas que moi, ton ami, quand on m'a dit ça tantôt à la halle, ça m'a humilié.

ANDRÉ.

Ça, quoi?

MATHIEU, se levant.

Sais-tu ce qui t'arrivera?

ANDRÉ.

Non; quoi? voyons... parle donc clairement à la fin!

MATHIEU.

Eh bien, ta femme s'ingèrera tant et si bien, petit à petit, dans toutes tes affaires, que tu n'y verras plus que du brouillard.

ANDRÉ.

Allons donc!

MATHIEU.

Oui, elle ira, viendra, et cœtera, sans te consulter,

ANDRÉ.

Par exemple! je voudrais bien voir.

MATHIEU.

Où est-elle, à présent?

ANDRÉ.

Est-ce que je sais.

MATHIEU.

Ah! tu vois!

ANDRÉ.

Quoi? je vois, quoi?

MATHIEU.

Tu as dit : je voudrais bien voir.

ANDRÉ.

Eh ben?

MATHIEU.

Eh ben, tu vois.

ANDRÉ.

Eh! tu m'ennuies, à la fin.

MATHIEU.

Eh! là, là, ne nous fâchons pas... après tout, qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on dise que tu n'es qu'un zéro en chiffre dans ton ménage.

ANDRÉ.

Hein? un zéro!

MATHIEU.

Et qu'on t'appelle le mari de madame André.

ANDRÉ.

Ça n'est pas vrai.

MATHIEU.

Tu n'es pas le mari de ta fem...

ANDRÉ.

Eh! si fait!

MATHIEU.

Ce que je t'en dis, moi, c'est par amitié, et du moment qu'on se trompe et que tu commandes ici...

ANDRÉ.

Certainement, je commande quand je veux, et quand je ne veux pas, je ne comm... mais voilà ce que c'est : parce que je ne crie pas, parce que je ne fais pas de bruit, tous ces imbéciles-là s'imaginent...

MATHIEU.

Pas moi... c'est les autres, c'est tout le monde... Ah! ça, tu ne m'en veux pas, hein?

ANDRÉ.

Eh! non... mais on a beau être bon enfant, et sans gloriole... quand on se voit traiter de zéro...

MATHIEU.

En chiffre... bah! faut laisser dire. (Bruit de voiture.)

ANDRÉ, qui a couru regarder.

C'est Emma qui rentre.

MATHIEU.

Ta femme s'appelle Emma? Excusez! Eh bien! puis que tu veux lui parler, parles-y, là... en déjeunant tous les trois.

ANDRÉ.

Hein?... en déjeunant?...

MATHIEU, voyant André embarrassé.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a encore?

ANDRÉ.

C'est qu'ici, vois-tu, on n'aurait pas ses coudées franches, tandis qu'en face, il y a un petit endroit...

MATHIEU.

Comme à *la Grappe-d'Or*, à Livarot, tu sais...

ANDRÉ.

Eh bien, en route. (Montre la gauche.) Viens par ici. (Voyant entrer Emma par le fond.) Oh! diable! c'est elle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, ôtant son chapeau sans faire attention à Mathieu.

Comment! encore ici, mon ami?

ANDRÉ.

Oui je... parce que...

EMMA.

Parce que...? (Elle se retourne et voit Mathieu.) Ah! quelqu'un.

MATHIEU, d'un air dégagé.

Serviteur obéissant, mame André... ça va ben? (Il lui tend la main.)

EMMA, surprise.

Monsieur...

MATHIEU.

Mathieu... Mathieu Begin, de Livarot, Calvados.

EMMA, à part.

Cet homme ici!

MATHIEU, à part.

Bigre oui, que ça m'irait bien aussi, une petite femme de ce numéro là!

EMMA, à André.

Mais enfin, que désire monsieur Mathieu?

ANDRÉ.

Au fait, oui, dis-nous ce que tu désires.

MATHIEU.

V'là ce que c'est, mame André, sans vous commander, en trois mots comme en cent, le cousin et moi... j'sommes une paire d'amis. (Toussant.) Hein... pour lors, étant de vrais amis, et vous, étant la femme de mon ami, on peut causer d'ami-

tié, là, sans façons... pas vrai?... eh ! eh ! eh ! (Elle le regarde froidement, il s'arrête déconcerté.) Hein?... (A part.) C'est vrai, dà, qu'elle n'a pas l'air trop commode.

EMMA.

Enfin, monsieur?...

MATHIEU.

Enfin si bien.... que... hem!... pour calfeutrer encore mieux c'te amitié là, André, que voici, a une idée.

ANDRÉ.

C'est-à-dire, c'est toi...

MATHIEU.

Moi d'abord, toi après...

ANDRÉ.

Permets donc...

MATHIEU.

Eh ben, oui, nous avons eu une idée... à nous deux, là...

EMMA.

Et cette idée?...

MATHIEU.

Ah! voilà. (A André.) Mais parle donc, toi.

ANDRÉ.

Puisque tu parles.

MATHIEU.

C'est égal, parle tout de même.

ANDRÉ, à Emma.

Eh bien, chère amie, voilà ce que c'est. Hem! Mathieu, dans le temps... il y a de ça...

MATHIEU.

Oui, ça n'est pas de tout à l'heure.

EMMA, à Mathieu sèchement.

Pardon, monsieur.

MATHIEU, vexé.

Ah! (A part.) Cré...

EMMA.

Continuez, mon ami.

ANDRÉ hésite, Mathieu lui touche les jambes avec son bâton par derrière Emma.

MATHIEU.

Continue donc...

ANDRÉ.

Eh bien, oui... Mathieu m'avait touché quelques mots de la chose, et alors il venait me rappeler ça.

EMMA.

Mais quoi donc?

MATHIEU.

Eh ben, ce qu'il m'a dit; dis donc ce que tu m'as dit.

ANDRÉ.

Je lui ai dit que quant à moi... mais que si, de ton côté...

MATHIEU.

S'agit pas de ça... s'agit...

ANDRÉ.

Pardon, je t'ai dit...

MATHIEU.

Du tout, tu m'as dit...

ANDRÉ.

Mais non.

MATHIEU.

Mais si...

ANDRÉ.

Ah ! si tu ne veux pas m'écouter! (Tirant sa montre.) Tiens, j'ai affaire, je suis en retard...

MATHIEU.

Hein?... quoi?... tu me laisses?...

ANDRÉ.

J'ai dit mon opinion... après ça, dam, arrangez-vous tous les deux.

MATHIEU, voulant le retenir.

André !

ANDRÉ, bas.

Je t'attends là bas. (Haut.) Causez, causez... au plaisir. (Il sort.)

SCÈNE XII.

EMMA, MATHIEU.

MATHIEU, haussant les épaules, à part.

Il file! mais prends donc une quenouille, capon, ça sera plutôt fait.

EMMA.

Enfin monsieur Mathieu, puis-je savoir quelle est cette brillante idée?

MATHIEU.

Il ne vous l'a pas dit?

EMMA.

Ni vous non plus.

MATHIEU.

Tiens, c'est vrai; après ça la chose est simple comme bonjour... vous avez trop de ça, mame André... (Montrant sa tête) pour ne pas comprendre que mams'elle Louise étant en âge de se marier, et moi, de même...

EMMA.

Ah ! ah !

MATHIEU.

C'est visible ça... pour lors, André étant l'oncle de sa nièce...

EMMA.

C'est visible... Prenez donc la peine de vous asseoir.

MATHIEU.

Merci, nous parlons debout chez nous...

EMMA, s'asseyant.

Je vous en prie.

MATHIEU.

C'est pour vous obéir. (A part.) Oh là, là, là, là... des manières!... (Il s'assied).

EMMA.

Ainsi, monsieur Mathieu, si j'ai bien compris, c'est la main de Louise que vous sollicitez?

MATHIEU.

La main, c'est ça; vous avez mis le doigt dessus.

EMMA.

Assurément, vous avez trop de... de ça, monsieur Mathieu, pour ne pas comprendre que nous voulons avant tout le bonheur de notre nièce.

MATHIEU.

Notre?...

EMMA.

Notre nièce... Vous avez l'ouïe un peu dure, monsieur Mathieu, vous faites répéter.

MATHIEU.

Bon! passons... Pour ce qu'est de son bonheur, eh ben... elle m'aura...

EMMA.

C'est beaucoup. Cependant si, par hasard... remarquez bien que je dis par hasard... si vous alliez ne pas lui convenir?...

MATHIEU, riant d'un gros rire.

Oh! oh! oh!... pas ça à craindre... je suis très-aimable avec les femmes, moi, sans que ça paraisse...

EMMA.

Oui,... vous cachez votre jeu.

MATHIEU.

Et généreux, et brave, et tout... Vous n'avez qu'à prendre des informations au pays... Un jour, tenez, dans lacampagne, que l'enfant à Jean Thomas était poursuivi par un animal furieux. J'étais là, moi, j'nen fais ni une ni deux, je...

EMMA.

Vous montez sur un arbre, pendant qu'André faisait face au danger...

MATHIEU.

Ah!... il vous a dit ça? queu vantard! C'est égal, j'ai sauvé l'enfant.

EMMA.

C'est-à-dire que vous vous êtes sauvé avec lui.

MATHIEU.

Je me suis ensauvé... c'est possible... Mais une autre fois, quand le fils à Jean Louis a tombé à la milice, c'est moi qui l'ai tiré de là en lui portant cinq cents bons écus...

EMMA.

Qu'André vous avait remis.

MATHIEU.

Qu'André m'avait... il vous a encore dit ça? (A part.) Mais quelle jacasse qu' c't'André!

EMMA.

Du reste, monsieur Mathieu, je dois vous dire que Louise n'est plus la petite villageoise qui vous plaisait autrefois ; ses manières, son langage, ses habitudes, tout est changé...

MATHIEU.

Oh ! ça m'est ben égal, pouvu que...

EMMA.

Pourvu que la dot ne le soit pas.

MATHIEU, se mordant les lèvres.

Oh ! (A part.) Mais c'est un hérisson, que cette petite femme là ! (Haut.) Ah !... mam'André vous pourriez supposer que l'intérêt...

EMMA.

Moi, supposer... fi donc !... je sais trop bien à quoi m'en tenir... J'ai lu une certaine lettre de vous, adressée à votre ami André, il y a un peu plus de deux ans...

MATHIEU, à part.

Aïe !

EMMA.

Et j'ai apprécié à travers votre orthographe, ce qui était difficile...

ANDRÉ.

Oh ! l'orthographe... Vous savez, chacun a le sien... on est libre, n'est-ce pas ?

EMMA.

J'ai apprécié les généreux conseils que vous lui donniez pour l'empêcher de faire la folie.. Etait-ce la folie ?... non... la sottise, d'épouser une demoiselle sans sou ni maille.

MATHIEU, à part.

V'là le bouquet ! (Haut.) Ah ! André vous a montré ?... Dieu ! que c'est peu délicat ! (S'animant.) Au surplusse, s'agit pas de m'ame Emma, mais de mam'selle Louise... André est l'oncle, il est le mari, il est le maître, cré...

EMMA, se levant.

Pardon, monsieur Mathieu, vous êtes chez moi...

MATHIEU.

Possible !... A Paris, on est toujours chez madame !... ça n'empêche pas que quand monsieur a donné sa parole...

EMMA.

On n'a plus besoin de la mienne n'est-ce pas? En ce cas là je vous la refuse...

MATHIEU, se levant.

Ah ! à cause ?...

EMMA.

J'aime ma nièce.

MATHIEU.

Et moi donc ?

EMMA.

Vous aimez sa dot.

MATHIEU.

J'aime sa dot aussi. (En colère.) Ah ben !... ce serait gentil qu'André souffrisse qu'on ferait un pareil affront à un ami !... S'il en était capable, voyez-vous, je ne remettrais jamais les pieds ici.

EMMA.

Ce serait fâcheux pour nous sans doute, monsieur Mathieu.

MATHIEU.

Fâcheux ! fâcheux ! dites tout de suite que vous'en seriez bien aise.

EMMA, souriant.

Ah ! ces choses là ne se disent pas... mais...

MATHIEU.

Mais on les pense, pas vrai ?

EMMA, saluant.

Ah ! qu'on a bien raison, monsieur Mathieu, de vanter votre perspicacité !

MATHIEU.

Perspiscas... qu'est-ce que c'est que ça?

EMMA, lui riant au nez.

Ah! ah ! ah !

MATHIEU.

Apprenez que je n'ai pas plus de perspiscace... que vous... Je suis un honnête homme, moi!... (A part.) V'là qu'elle m'injurie à c't'heure? (Amédée entre.)

EMMA.

Pardon, monsieur Mathieu; vous n'avez peut-être que bien peu de moments à passer à Paris, et je me reprocherais d'en abuser à mon profit.

MATHIEU, à part.

Je crois que ça veut dire qu'elle me flanque à la porte.

EMMA, faisant la révérence.

Monsieur Mathieu... je vous salue.

MATHIEU.

Serviteur, m'ame André... (A part en s'en allant.) Ah ! tu me refuses ta nièce !... minute... je vas déjeûner... ça porte conseil... (Haut à Emma qui le suit des yeux.) Oh !... ne vous dérangez pas... serviteur obéissant, m'ame André... mais je vous dis pas adieu... (A part en sortant et enfonçant son chapeau.) Nous nous revoirons, m'ame André.

SCÈNE XIII.

EMMA, AMÉDÉE.

EMMA, riant.

Ah ! ah ! ah ! monsieur Amédée, avez-vous bien regardé l'homme qui sort d'ici ?

AMÉDÉE.

Ce paysan ?

EMMA.

A sa tournure, vous n'avez pas deviné un rival ?...

AMÉDÉE.

Un rival, lui !

EMMA.

Il vient de me faire sa demande... que dis-je ?... sa sommation peu respectueuse... au nom de mon mari.

AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !

EMMA.

Rassurez-vous... j'espère que Louise vous donnera la préférence.

AMÉDÉE.

Ah ! Madame, comment vous remercier de l'intérêt que vous daigniez prendre...

EMMA, reprenant le ton sérieux.

N'êtes-vous pas le frère de cette chère Eugénie, ma meilleure amie du pensionnat ? Votre bonheur, s'il faut vous le dire, fait partie du plan que je me suis proposé.

AMÉDÉE.

Un plan ?...

EMMA.

André est de ces hommes qui, pour leur bonheur même, demandent à être un peu dirigés... Eh bien ! me suis-je dit, s'il lui faut un guide, que ce soit du moins sa propre femme... elle n'aura en vue que son bien être, ses intérêts, et en effet, grâce à nos efforts, les voilà, je crois, hors d'atteinte.

AMÉDÉE.

Ainsi j'ai bien deviné, Madame, ce domaine que vous voulez acquérir...

EMMA, avec un peu d'émotion.

C'est celui où il est né... où il a vu mourir son père... c'est cette même terre enrichie autrefois par ses travaux ; car la vraie supériorité d'André est là, loin de la ville, et ce bien, ce bonheur, ce rêve... je vais le lui rendre, quand il croit l'avoir perdu pour toujours. Qu'elle surprise pour lui ! quel jour de fête ! de votre côté, vous qui êtes sans fortune vous ferez pour Louise ce que j'ai fait pour André ; cette maison qu'il lui serait pénible de céder à un étranger, vous la garderez comme son associé, et quelque jour, nous penserons aussi à marier votre sœur. Voilà mon plan, qu'en dites-vous ?

AMÉDÉE.

Ah ! Madame, puisse-t-il se réaliser !

EMMA.

Nous sommes en bon chemin ; j'ai vu les frères Gallois, les fonds qu'ils nous doivent sont tout prêts ; courez les prendre, joignez-y la réserve que nous avons en caisse, et allez terminer chez le notaire.

AMÉDÉE.

Pourvu qu'il soit encore temps !

EMMA.

Comment ?

AMÉDÉE.

Nous sommes menacés d'une concurrence.

EMMA.

Se peut-il ? qui vous a dit cela ?

AMÉDÉE.

Le notaire... il y a une heure.

EMMA.

Expliquez-vous.

AMÉDÉE.

Une compagnie puissante a pris l'avance sur nous, et son agent doit conclure aujourd'hui même.

EMMA.

Aujourd'hui ? ah ! mon Dieu !... et savez-vous le nom de cet agent ?

AMÉDÉE.

Ah ! madame, c'est ce faiseur d'affaires que nous avons tant de fois consigné; ce spéculateur qui achète en bloc pour revendre par lots, à cinquante pour cent de bénéfice.

EMMA.

M. Rabinel ! je me défiais de lui... pas assez pourtant... j'aurais dû le voir, au lieu de l'écarter... mais il n'y a pas un instant à perdre... il faut à tout prix le devancer... allez vite ; faites de point en point tout ce que je vous ai recommandé, et revenez m'avertir du résultat.

AMÉDÉE.

Fiez-vous à moi, Madame. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

EMMA, puis JULIE.

EMMA.

O Dieu ! si près du but... échouer peut-être... ce Rabinel est ce qu'on appelle en affaires, un retors... un faiseur... Mais que voulait-il donc à ce pauvre André ?

JULIE, entrant.

Madame...

EMMA.

Qu'est-ce que c'est ?

JULIE.

Une lettre de la part de M. de Brévannes.

EMMA.

De lui ?... ah oui, cette affaire dont il m'a parlé (Elle prend la lettre. Julie sort.) le moment est bien choisi ! un recouvrement, je crois... (Ouvrant la lettre.) mais je ne vois pas les effets qu'il m'a annoncés. (Lisant.) « Madame, quand je voudrais me taire, « ne m'auriez-vous pas deviné ?... m'est-il encore possible de

« cacher des sentiments qui font partie de mon existence? la « flamme de mes regards... » (S'interrompant.) Quel langage!... comment?... il ose m'avouer!... oui, vraiment, une déclaration passionnée... (Souriant avec un léger mouvement d'épaules.) comme si j'avais le temps... (Elle va pour replier la lettre et s'arrête.) le nom de mon mari!... que dit-il donc d'André... (Lisant.) « Il est impossible que tôt ou tard les procédés de votre mari « ne se ressentent pas de sa première éducation, et alors vous « apprécierez peut-être le respectueux dévoûment... » (S'interrompant.) des calomnies à présent! comme si André!... mais je l'entends.

SCÈNE XV.

EMMA, ANDRÉ.

ANDRÉ, il a le teint très animé.

Oui, Mathieu a raison et les autres amis aussi, il faut que ça finisse... ce petit champagne m'a donné de la résolution... et ça finira... je dois reprendre mon rang d'homme... et carrément... (Il s'assied, avec force.) Hum!...

EMMA.

Ah! vous voilà, mon ami, avez-vous vu votre nièce?...

ANDRÉ, se donnant de l'aplomb.

Je l'ai vue si j'ai voulu, et je ne l'ai pas vue si je n'ai pas voulu.

EMMA, étonnée, le regardant.

Plait-il?... eh! mais je ne me trompe pas... ce regard troublé...

ANDRÉ.

Comment? quoi? parlez.

EMMA.

Vous avez vu votre ami Mathieu?

ANDRÉ.

Je l'ai revu, si j'ai voulu, et je ne l'ai pas revu, si...

EMMA.

Si vous n'avez pas voulu.

ANDRÉ.

Voilà... et ceux qui disent ou qui pensent que je suis un zéro en chiffre...

EMMA.

Qui a dit cela mon ami?

ANDRÉ.

Eh parbleu!... ce tas d'imbécilles qui m'appelent le mari de madame André... et qui ricanent de me voir marcher à la lisière... (Se levant et frappant du poing sur la table.) Morbleu! pas besoin de lisière... moi.

EMMA.

André!

ANDRÉ.

C'est bien, vous êtes une bonne femme, et je ne veux pas vous faire de la peine, mais voyez-vous, c'est ma dignité d'homme qui est en jeu, et qui offense un ami m'offense.

EMMA.

Là, là, ne vous fâchez pas.

ANDRÉ.

Je me fâcherai... si je veux...

EMMA, avec douceur.

On fera meilleure mine à votre ami, et pourvu qu'il renonce à ses prétentions sur Louise...

ANDRÉ.

Il suffit, j'ai promis.

EMMA.

Permettez...

ANDRÉ.

Ce qui est dit est dit.

EMMA.

Mais...

ANDRÉ.

Ma nièce est ma nièce; qu'est-ce qui conteste?

EMMA.

Personne, mon ami, personne.

ANDRÉ.

A la bonne heure! dès lors, j'entends et j'ordonne que Mathieu se réintègre dans cette maison.

EMMA.

Soit! mon ami, il reviendra! calmez-vous?

ANDRÉ.

Et en même temps, vous direz au chef de se distinguer, parce que j'ai du monde à dîner...

EMMA.

Ah!

ANDRÉ.

Et d'abord, un autre ami que j'ai rencontré près d'ici... monsieur de Brévannes.

EMMA.

Monsieur de Brévannes?

ANDRÉ.

Oui, monsieur de Brévannes, encore un qui n'a pas le bonheur de vous plaire... (Mouvement d'Emma.) A preuve que ce matin, quand j'ai voulu l'inviter, vous vous êtes opposée...

EMMA.

J'avais peut-être des raisons.

ANDRÉ.

C'est comme pour ce pauvre Rabinel.

EMMA.

Rabinel!

ANDRÉ.

On m'a dit en bas qu'il était venu cinq ou six fois, et que vous étiez permis de l'intercepter... Est-ce vrai ça...

EMMA.

Mon ami, j'avais aussi mes raisons.

ANDRÉ.

Quelles raisons?...

EMMA.

Tenez, vous n'êtes pas bien disposé pour les entendre... dans un autre moment, je vous dirai tout.

ANDRÉ.

Non, tout de suite, s'il vous plaît, tout de suite, j'en ai assez de vos mystères et de vos cachotteries, parlez, madame, voyons, de quoi s'agit-il?

EMMA.

Eh! mon Dieu! il s'agit d'affaires... ainsi...

ANDRÉ.

D'affaires?... ah! ça mais, je suis le chef de la maison, à ce qu'il me semble; cette affaire là, c'est mon affaire; je veux connaître toutes mes affaires; allons, madame, rendez-moi compte; me voilà à mon bureau. (Il s'installe.) Car c'est mon bureau, je veux tout savoir, tout voir, tout gérer par moi-même... ou sinon.

EMMA.

Il suffit... désormais on vous obéira.

ANDRÉ.

C'est heureux!

EMMA, à part.

Ah! monsieur André! (Haut.) Vous voulez commander, diriger et disposer de tout à votre guise?

ANDRÉ.

Je le veux, l'entends et le prétends.

EMMA.

Eh bien! pour commencer, tenez, voici les livres de caisse, les registres, la correspondance, les derniers inventaires, les états de crédit et d'escompte.

ANDRÉ.

Bien!...

EMMA, mettant les registres aur le bureau à mesure qu'elle les indique.

Les carnets, l'inscription d'ordre, l'agenda, la main courante, le brouillard...

ANDRÉ.

Le brouillard... très-bien...

EMMA.

Et de plus, les clés de ce bureau,.. celles du portefeuille, du cartonnier, de la grande et de la petite caisse..... (Montrant un trousseau.) Celles de la bibliothèque, de la caisse d'argenterie, celles des armoires et secrétaires, de la serre, du caveau, de la chambre verte, des trois bureaux, etc., etc. Vous pouvez les compter, il y en a soixante-quinze.

ANDRÉ, prenant les clés.

Soixante-quinze!

EMMA, lui présentant des papiers.

Vous aurez aussi à terminer nos comptes avec les maisons Barnoff et Varansky, d'Odessa, nos opérations avec Londres,

Bordeaux et Hambourg, et notre correspondance avec New-York, Baltimore et Riga.

ANDRÉ.

Riga, aussi!

EMMA, de même.

Stockolm, Copenhague, Cadix... je crois que c'est tout...

ANDRÉ.

Merci : pour le moment, on ne vous en demande pas davantage.

EMMA.

Alors je n'ai plus à m'occuper que de ma toilette, à moins que vous ne veuilliez aussi...

ANDRÉ.

Non, non, l'article chiffons, ça regarde les femmes... faites vous belle, ma chère amie...

EMMA.

Pour plaire à monsieur Mathieu ?

ANDRÉ.

Et aux autres aussi.

EMMA.

Puisque vous l'exigez, je tâcherai. (Lui tendant la main.) Vous ne m'en voulez plus, mon ami ?

ANDRÉ.

Du moment que vous reconnaissez que je suis le maître...

EMMA.

Alors embrassez-moi. (Il l'embrasse.) Me voilà libre! plus de soucis, plus d'embarras. Ah! ces lettres, n'oubliez pas qu'il y en a plusieurs pour le courrier de ce soir.

ANDRÉ.

Plusieurs?... pour Riga aussi?...

EMMA.

Le moindre retard serait préjudiciable.

ANDRÉ.

C'est bon, suffit, je verrai, je déciderai.

EMMA.

Et moi, Dieu merci! je ne suis plus responsable... que de ma toilette... Ce que c'est que de s'entendre!... à tantôt mon ami, après les affaires.

SCÈNE XVI.

ANDRÉ, puis MATHIEU.

ANDRÉ, seul, entouré de livres et de papiers.

Ouf! c'est fini! Eh bien! elle a pris la chose assez gentiment!... Je croyais que ça serait plus difficile que ça... là voyons. (Prenant les registres et les papiers.) Au plus pressé d'abord... nous disons..... la maison Orbanoff... (Il cherche.) d'Odessa... où ça est-il?... où diantre a-t-elle fourré la maison Orbanoff?... et Riga aussi?... impossible de s'y retrouver. (Appelant.) Amédée! Amédée.

MATHIEU, entrant par le fond, et lui tapant sur l'épaule.

Eh bien ! mon vieux !

ANDRÉ.

Hein ? (Les papiers lui échappent des mains.) Ah ! bon ! merci.

MATHIEU.

Qu'est-ce que tu fais donc là?...

ANDRÉ, ramassant les papiers.

Eh parbleu ! tu vois bien... je travaille.

MATHIEU.

Ah ! tu travailles comme ça, toi? veux-tu que je t'aide?

ANDRÉ.

Eh non, tu brouillerais tout... Reconnaissez-vous donc dans tout ça, maintenant!

MATHIEU, à demi-voix.

Dis donc... et la bourgeoise... comment que ça s'est passé avec elle ?

ANDRÉ, toujours occupé de ses papiers.

Très-bien, mon cher, très-bien.

MATHIEU.

Pour lors, je reste ?

ANDRÉ, de même.

Puisque je te l'avais dit... (Cherchant.) Et Baltimore, dis donc, où prends-tu Baltimore?

MATHIEU, cherchant de tous côtés.

Baltimore ?

ANDRÉ.

Oui.

MATHIEU.

Ah !.. un pays! C'est-y dans le Calvados ?

ANDRÉ.

Eh non !

MATHIEU.

Alors... connais pas.

ANDRÉ, appelant.

Amédée !

MATHIEU.

Dis donc, et la grande affaire? le mariage ?

ANDRÉ.

C'est arrangé.

MATHIEU.

Ah ! bah !

ANDRÉ.

Puisque je te l'avais dit!

MATHIEU.

Alors, t'es donc le monarque ici, décidément ?...

ANDRÉ.

Puisque je corresponds avec Riga.

MATHIEU.

Riga ?

ANDRÉ.

Oui.

MATHIEU.

Connais pas...

ANDRÉ, arrangeant les papiers.

Ignorant!... Tiens, vois, que de choses! il s'agit d'abord d'Odessa.

MATHIEU, enlevant des registres.

Attends, attends.

ANDRÉ.

Quoi? qu'est-ce que tu fais?

MATHIEU.

Tu me dis d'ôter ça...

ANDRÉ, criant.

D'Odessa! Voyons, veux-tu bien laisser tout ça! (Mathieu laisse tout tomber.) Ah! bon! bien! patapouf!

MATHIEU.

Attends... (Il ramasse les registres; en les remettant sur le bureau, il renverse l'écritoire sur des papiers.)

ANDRÉ.

Ah! sacristi!... (Montrant les papiers couverts d'encre.) En voilà de l'ouvrage! en voilà de la correspondance!

MATHIEU.

C'est vrai que le pâté est gentil... mais en essuyant... (Il étale l'encre davantage.)

ANDRÉ, le repoussant.

Eh! morbleu! tiens-toi donc tranquille. (Regardant.) Juste! les connaissements, les factures... Je ne peux plus les envoyer comme ça.

MATHIEU.

Nous en ferons d'autres... je vas te donner un coup de main.

ANDRÉ.

Chut! écoute... qu'est-ce qui sonne là? cinq heures... c'est fini, le bureau est fermé.

MATHIEU.

Fermé?

ANDRÉ.

C'est la règle de la maison, au coup de cinq heures tout est dit, les commis s'en vont, bonsoir aux affaires, et sous aucun prétexte... (Mathieu veut ranger.) Ne touche donc pas... le bon ordre, l'exactitude, je ne connais que ça; le reste à demain, c'est-à-dire à lundi.

MATHIEU.

Oui, nous continuerons lundi.

ANDRÉ.

Aussi bien mes invités vont venir.

MATHIEU.

T'as de la société? mazette! et ma tenue? attends que je me bichonne un peu... (Il va à la glace, rajuste son col de chemise, verse dans ses mains le fond du verre d'eau-de-vie, et s'en frotte les cheveux.)

ANDRÉ.

Eh ! voici déjà ce cher Rabinel.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RABINEL, puis EDGARD.

RABINEL.

Ah ! je vous tiens enfin, mon cher André ! avec quelle joie j'ai reçu votre honorée lettre ! nous allons donc causer de ma grande affaire...

ANDRÉ.

Bon ! tantôt, après dîner...

RABINEL.

Oh ! diable, non ! avant, s'il vous plaît ; je n'ai pas un moment à perdre... voilà quatre jours que je cours après vous... et je ne vous lâche plus... ce brave André ! il y a longtemps que je me dis : il faut que je lui fasse gagner de l'argent.

ANDRÉ.

A moi ?

RABINEL, lui frappant sur l'épaule.

Eh ! oui, parbleu ! notre compagnie a mis la main sur une opération magnifique... une grande propriété à démolir, à déchiqueter... les morceaux en seront bons, je vous en réponds... on nous attends chez le notaire, à six heures... mais au dernier moment, il reste encore à prendre une soixantaine de mille francs... j'ai parlé pour vous, c'est arrangé, je vous ai ménagé cette affaire là.

ANDRÉ.

Je vous vois venir... Vous voulez m'emprunter soixante mille francs?

RABINEL.

Une affaire d'or pour vous ! les intérêts, l'escompte, et une part dans les bénéfices !

ANDRÉ.

C'est possible, mais...

RABINEL, lui montrant des papiers.

Toutes les garanties imaginables... les meilleures signatures !...

ANDRÉ

Je n'en doute pas, mais...

RABINEL.

Mais quoi ? qu'est-ce que c'est ? Est-ce que par hasard madame André vous aurait prévenu contre moi ?

ANDRÉ.

Madame André ?

RABINEL.

Je reconnais là sa tactique ordinaire... elle vous aura défendu de...

ANDRÉ.

Halte là, s'il vous plaît, madame André ne défend rien,

madame André n'a rien à défendre ni à permettre... N'est-ce pas, Mathieu ?

MATHIEU, quittant la glace.

Il n'y a pus de madame André, g'nien a pus !

RABINEL.

Comment ?

ANDRÉ.

Vu que monsieur André est le seul et unique chef de la maison André!.. sans compagnie. N'est-ce pas, Mathieu ?

MATHIEU.

Sans compagnie... excepté la mienne.

RABINEL.

A la bonne heure !... cependant...

ANDRÉ.

Il n'y a pas de cependant...

MATHIEU.

Il n'y en a pas!

ANDRÉ.

Et si ça me convient, à moi, votre opération... et si j'ai confiance, moi, et si je la trouve suffisante, satisfaisante et excellente !

RABINEL.

Bien !

ANDRÉ.

Et si je veux terminer tout de suite !...

RABINEL.

A merveille ! ainsi donc...

EDGARD entrant, à André.

Eh bonjour, cher!

ANDRÉ à Edgard.

Arrivez donc, cher ! (Lui serrant la main.) Encore un véritable ami !...

MATHIEU.

Tous les amis... là !... les quatre z'amis !

ANDRÉ.

Nous voilà en force à présent, et si ma femme reprenait quelque velléité d'opposition, nous saurions, morbleu, lui tenir tête.

MATHIEU.

Ce n'est pas trop de quatre pour ça... Méfions-nous... la v'là.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, EMMA en toilette.

EMMA, saluant.

Messieurs... (A Rabinel.) Ah ! monsieur Rabinel, enchantée de vous recevoir... croyez que j'eusse devancé l'invitation de mon mari, si je n'avais crains de lui dérober un plaisir.

RABINEL.

Madame... (A André.) Mais elle a l'air fort aimable.

EDGARD, s'avançant.

Madame, invité à l'improviste par M. André...

EMMA, gracieusement.

Je l'en remercie, Monsieur, il ne pouvait rien faire qui me ut plus agréable.

EDGARD.

Madame... (A part.) Serait-ce une réponse à ma lettre?

ANDRÉ, à part.

La voilà au pas.

EMMA.

Et ce cher monsieur Mathieu, où est-il donc?

MATHIEU.

Par ici, m'ame André, à gauche.

EMMA à Mathieu.

Ah ! que je suis aise de vous revoir, pour vous exprimer tous mes regrets de ce qui s'est passé !

MATHIEU.

Ah bah !

ANDRÉ, à part.

Elle est matée.

EMMA à Edgard, en lui présentant Mathieu.

Monsieur Mathieu Bégin, du Calvados... (A Mathieu en lui présentant Edgard.) Monsieur le baron Edgard de Brévannes.

MATHIEU, abasourdi.

Hein ? de quoi ? fait' excuse, baron, couvrez vous donc... (Il fait met son chapeau sur sa tête.)

ANDRÉ, l'arrêtant.

Veux-tu bien... (Il lui arrache son chapeau ; à Emma, avec un ton d'importance.) Ma chère amie, je suis content de vous... Apprenez ce que j'ai résolu : voici mon ami Rabinel qui a besoin d'un emprunt pour une affaire majeure... une affaire urgente... que vous n'avez pas besoin de connaître... et je suis prêt à lui fournir les fonds nécessaires ; vous entendez ?

EMMA.

Très-bien, mon ami, tout ce que vous faites est pour le mieux, et je n'ai rien à voir dans vos résolutions.

ANDRÉ.

Parfait ! (A Rabinel) Vous voyez ? (Appelant.) Amédée.

EMMA.

Je crois qu'il est sorti, mon ami.

RABINEL à André.

Ne dérangez personne, un mot seulement à votre caissier... bon pour soixante mille francs.

MATHIEU, à part.

Soixante mille francs ! excusez du peu !... quel accroc à son avoir !

ANDRÉ qui a écrit, à Rabinel.

Tenez.

RABINEL, prenant le papier.

Merci. (Il sort par la porte qui conduit au bureau.)

EMMA, à Edgard et à Mathieu.

Mais asseyez-vous donc, messieurs. (Edgard s'assied auprès d'elle. Mathieu débarrasse quelques chaises, des registres et des papiers qui les couvraient, André l'aide.)

EMMA, à Edgard.

Vous le voyez, monsieur de Brévannes, je ne me mêle plus du tout de ces malheureuses affaires qui vous causaient tant d'impatience ce matin... Dieu merci, me voilà redevenue femme du monde, et libre d'écouter toutes les aimables choses que vous aviez à me dire... (Avec coquetterie) car votre effet de commerce n'était qu'un prétexte, je l'ai bien vu.....

EDGARD regardant avec inquiétude du côté d'André qui prête l'oreille.

Hem... Hem...

MATHIEU, à André.

Retourne toi donc un peu... toi...; tu verras de quoi qu'y retourne.

EMMA.

C'est très-ingénieux, on négocie sa galanterie.

ANDRÉ, s'avançant.

Plait-il?

EMMA.

Rien, mon ami, ne faites pas attention, je vous prie, nous ne nous occupons pas d'affaires.

ANDRÉ.

Justement, il me semble alors que...

EMMA.

Il me semble alors que cela ne vous regarde en aucune façon...

ANDRÉ.

Comment? ça ne me regarde pas! mais...

MATHIEU.

Puisqu'on te dis que ça n'te regarde pas!

EMMA, à Edgard.

Pardon, monsieur Edgard, vous disiez que...

EDGARD, décontenancé.

Hem! Hem!

RABINEL, rentrant.

C'est incroyable! Comment? la signature même du patron!

ANDRÉ.

Qu'est-ce que c'est?

RABINEL.

Eh! parbleu, je reviens avec votre chiffon de papier; p [illegible] el fonds dans la caisse!

ANDRÉ.

Pas de fonds?

MATHIEU.

La caisse n'a pas de fonds?

RABINEL.

Pas un centime!

MATHIEU.

Pristi! c'est peu!

ANDRÉ.

Allons donc! pas possible! qui est-ce qui aurait disposé de...

RABINEL.

Monsieur Amédée, parbleu, sur l'ordre de madame.

ANDRÉ.

Madame? Comment? elle se serait permis!... (A Emma.) Et de quel droit, s'il vous plait?...

EMMA.

De quel droit, mon ami? Mais vous savez bien que ce matin encore, c'était moi qui avais la raison sociale.

ANDRÉ, s'animant.

La raison!... la raison!... y a-t-il la moindre raison à ça? Voyons, expliquez-nous, je vous prie...

EMMA, prenant un air ému.

Y pensez-vous, mon ami? est-ce bien le moment? (Levant les yeux au ciel.) Hélas!... il sera toujours temps...

RABINEL.

Hein?

MATHIEU, à part.

Est-ce qu'il serait ruiné par hasard?

ANDRÉ, à part.

Ah ça, mais, je commence à trembler, moi.

EMMA, à Edgard.

Je vous demande excuse, monsieur Edgard, pour ces petits détails d'intérieur... revenons à vous; étiez-vous hier à l'Opéra? que pensez-vous du nouveau ballet?

ANDRÉ, avec colère.

Il est bien question d'opéra et de ballets! la caisse, madame, la caisse! apprenez-nous comment il se fait...

EMMA.

Mon Dieu, je ne sais plus moi, voyez vous-même; tout à l'heure je vous ai remis mes comptes, mes écritures... vous avez tout cela entre les mains.

ANDRÉ, avec impatience.

Eh! madame!

EMMA.

Ce n'est pas assez? (Fouillant dans sa poche.) Tenez, mon petit carnet, quelques factures, quelques quittances, que j'ai à peine regardées.

ANDRÉ les prenant.

Donnez.

MATHIEU.

Attends; je vas encore t'aider, part à deux (Il en prend une partie.)

RABINEL.

Ah! nous allons savoir...

ANDRÉ, ouvrant le carnet et lisant.

1re mazourka... monsieur de Brévannes. (Il rejette le carnet) ah ! ceci. (Il prend une facture) Orges, 1re marque, 95 hectolitres. (Il en prend un autre.) Dentelles, 75 hectolitres... non... 75 centimètres...

RABINEL.

Après ?

ANDRÉ.

Rien... (Il continue à parcourir les papiers, Rabinel lit avec lui par-dessus son épaule.)

MATHIEU, lisant des factures.

Modes... (Avec mépris.) Peuh ! fleurs... peuh ! avoines : à la bonne heure ; ça me connaît...

RABINEL, allant de l'un à l'autre.

Tout cela ne nous dit pas...

EMMA, à Edgard.

On vante beaucoup la musique de ce ballet.

EDGARD.

Charmante ! il y a surtout un boléro d'un effet !...

MATHIEU, lisant.

« M'est-il possible de cacher des sentiments qui font partie « de mon existence? »

EDGARD, à part.

Ah ! mon Dieu !

EMMA.

Qu'avez-vous?

ANDRÉ, à Mathieu.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?

RABINEL.

Eh ! ça n'a pas de rapport !... nous perdons là un temps !...

MATHIEU, continuant.

« La flamme de mes regards a trahi celle de mon cœur. »

EDGARD, se levant, à part.

Ma lettre !

ANDRÉ, à Mathieu.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MATHIEU.

Je n'en sais rien ; c'était dans les colis... (Continuant.) « Quant à ce pauvre André,.. »

ANDRÉ.

Comment ce pauvre André? (Il lui arrache le papier.)

MATHIEU.

Drôle de quittance tout de même !

EDGARD, très-vivement pour détourner l'attention d'André.

Ah ! mon Dieu !...

ANDRÉ.

Hein ?

EDGARD.

Ah ! par exemple ! cinq heures et demie !

RABINEL.

Déjà?

EDGARD.

Et moi qui oubliais!

TOUS.

Quoi donc?

EDGARD, prenant son chapeau.

Pourvu qu'il soit encore temps!... Madame, mon cher monsieur André... veuillez me pardonner, mais une affaire pressée... celle dont je vous ai parlé ce matin... vous savez, un effet à escompter...

ANDRÉ.

Comment? vous nous quittez?

EDGARD.

Désolé... excusez moi.

EMMA.

Mais vous nous reviendrez bientôt, n'est-ce pas?

EDGARD.

Comment donc! je l'espère bien. (A part.) Elle se moque de moi... (Haut.) Au plaisir de... à l'avantage de... j'ai l'honneur... (Il sort vivement.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté EDGARD.

EMMA.

Ah! ah! ah! ce pauvre baron! ah! ah! ah!

ANDRÉ.

Vous riez, madame... et cette lettre... (Il regarde la signature.) Edgard! c'était lui!

EMMA, riant.

Oui... une traite sans échéance... ah! ah! ces maris découvrent tout!

ANDRÉ, courant au fond.

Morbleu! il a bien fait de partir!

RABINEL.

Tout cela est bel et bon... mais sur quoi puis-je compter maintenant!

ANDRÉ, revenant.

Monsieur Rabinel, vous avez ma parole.

RABINEL.

La belle avance, dans la situation!

ANDRÉ, avec colère.

Monsieur!

EMMA.

Ah! fi! monsieur Rabinel! à la garantie de mon mari, j'ajoute la mienne, et au besoin, tenez, (Montrant Mathieu.) celle d'un ami bien cher, d'un excellent parent qui va épouser notre nièce, notre unique héritière...

MATHIEU, qui a pris son chapeau.

Minute, ma petite dame, minute.

ANDRÉ.

Hein? tu dis!

MATHIEU, d'un ton sententieux.

Les bons comptes font les bons amis. Il n'y a de clair que ce qui est liquide. Dis-moi quoique t'as, je te dirai quoique je suis.

ANDRÉ.

A qui en a-t-il avec ses maximes?

MATHIEU.

Suffit... Il y a des maisons qui ont plus de reluisant que de solide.

ANDRÉ.

Malheureux! est-ce qu'à présent tu refuserais?...

MATHIEU.

Refuser! ô Dieu! je demande au contraire qu'à devenir ton proche et ton héritier... Seulement, pour un héritier, encore faut-il un héritage.

ANDRÉ, en colère.

Tiens, Mathieu, si tu n'étais pas mon cousin.

RABINEL, au fond, voyant venir Amédée.

Ah! enfin, voici votre commis.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

EMMA, vivement.

Eh! bien?

AMÉDÉE, avec joie.

Eh bien, nous l'emportons, madame! voici l'acte en bonne forme.

ANDRÉ.

Un acte? quel acte? je veux voir...

EMMA; à Amédée qui hésite.

Donnez à Monsieur, puisqu'il l'ordonne.

ANDRÉ, prenant l'acte.

Certainement... (Le regardant.) Hein? Qu'est-ce que c'est? une propriété achetée en mon nom, et payée cinq cent mille francs!

MATHIEU.

Cinq cent mille francs! (Il pose son chapeau sur la table.)

ANDRÉ, continuant à lire.

Ah! mon Dieu! est-ce que je me trompe? mais non... la terre de la Roseraie!

RABINEL.

La Roseraie!

MATHIEU.

D'où qu' t' es né natif?

ANDRÉ.

Est-ce possible? ce magnifique domaine...

EMMA.

Le berceau de vos souvenirs, l'objet de tous vos rêves.....

Oh ! je vous ai deviné, mon ami, je vous ai compris à demi-mot; et, en fidèle commis, j'ai accompli vos intentions. Me serais-je trompée.

ANDRÉ.

Oh! non! Mais est-ce bien vrai? moi propriétaire de la Roseraie !

MATHIEU.

Le berceau de tes souvenirs !... bon André !

EMMA.

Il ne vous reste qu'à signer.

ANDRÉ.

Oh ! tout de suite. (Il court au bureau.)

RABINEL, voulant le retenir.

Un instant, je...

ANDRÉ.

Eh ! tout à l'heure, je suis à vous. (Signant.) Eh ! allez donc ! le paraphe et tout, ça y est! (A Rabinel.) A présent, qu'est-ce que vous réclamez?

RABINEL.

Eh ! rien, morbleu ! puisque vous allez sur mes brisées ?

ANDRÉ.

Ah ! bah ! comment? cet argent que vous m'empruntiez, c'était pour... (Riant.) Ah ! ah ! ah! bien, elle est bonne, celle-là, ah ! ah ! ah !...

MATHIEU, riant aussi.

Oh ! oh ! oh ! Quoi donc ? hein ? quoi donc ?

ANDRÉ, changeant de ton tout à coup.

Ah ! ça; mais, je me rappelle... cette belle terre, vous ne l'achetiez que pour la dépecer !... tout démolir, tout bouleverser, bande noire que vous êtes... ravager mes champs, détruire mes plantations! Ah! bien, venez-y donc... essayez donc d'y toucher un peu !...

RABINEL.

Mais...

MATHIEU, à Rabinel,

Oui, fais-y du dégât, pour qu'on te démolisse aussi, toi !

RABINEL, effrayé.

Messieurs... (A André.) C'est bon, je suis joué, mais je me vengerai... nous nous retrouverons, Monsieur !

ANDRÉ.

Où cela, Monsieur?

RABINEL.

A la bourse, Monsieur ! (Il sort furieux.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, excepté RABINEL.

ANDRÉ, riant et se frottant les mains.

Ah ah ! ah ! le vieux renard a manqué son coup.

MATHIEU, de même.

Oui, oui, et t' es plus fin que lui. Ce cher André ! le voilà donc propriétaire de la Roseraie !... Çame donne une idée, ça..., si en réjouissance de la chose, nous allions tout de suite y faire les noces ?

ANDRÉ.

Les noces ! Quelles noces ?...

MATHIEU.

Eh ben, les miennes donc.

AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !

MATHIEU.

Touche là, cousin, et deviens mon oncle.

ANDRÉ.

Minute, à mon tour... j'ai réfléchi, et décidément je ne veux plus avoir que des héritiers... directs.

MATHIEU.

Excusez du peu ! (Il va reprendre son chapeau.)

ANDRÉ.

Pas vrai... petite femme ?

EMMA,

Mon ami... vous êtes le maître, et depuis que vous l'êtes, tout vous a réussi ; vous avez écarté un visiteur trop aimable, vous avez fermé votre caisse à un intrigant, vous avez arraché à la spéculation un domaine où vous attend une vie heureuse et considérée... enfin, vous assurez l'avenir de votre nièce (Montrant Amédée.) en la donnant à un jeune homme digne d'elle ; qui ne serait fier, mon ami, de vous seconder en vous obéissant ?

ANDRÉ, l'embrassant pour cacher son embarras.

Chère Emma !

MATHIEU, à André.

T' as fait tout ça, toi ? (A Emma.) Vot' homme est donc plus fort qu'on ne croyait ?

EMMA.

Mais oui.

ANDRÉ.

Certainement, je suis très-fort !... (A part.) C'est égal, je crois que ma femme est encore plus forte que moi.



FIN.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



LES FANTAISIES
DE MILORD

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. ROYER, VAEZ et NARREY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 29 juillet 1860.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE BARONNET	MM. HOFMANN.
LE VICOMTE DE PONT-CASSÉ	MUTÉE.
GASTON DE LUZY (*)	DUVERNOY.
SOUFLAR, régisseur de théâtre	JÉAULT.
NISIDA, actrice	Mmes CASTELLAN.
JUSTINE, sa femme de chambre	VALÉRIE.
DEUX DOMESTIQUES.	

(*) A défaut d'un amoureux très-jeune, ce rôle sera joué par une femme.

LES FANTAISIES DE MILORD.

Un salon élégant. — A gauche, un placard qui s'ouvre à côté d'une cheminée. — A droite, une porte. — L'entrée principale au fond, entre deux pans coupés. — Dans celui de gauche, une porte conduisant à la chambre de Nisida; dans l'autre, une fenêtre avec balcon. — Tout auprès, sur une chaise, un rideau inachevé. — A l'avant-scène, de ce côté, une causeuse et un guéridon, avec papeterie et corbeille à ouvrage. — Sur la cheminée, un petit coffre en bois des Iles et un écrin.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, *puis successivement* GASTON, PONT-CASSÉ *et* SOUFLAR.

JUSTINE.

Mon Dieu ! que ces tapissiers sont ennuyeux ! Quand donc viendront-ils achever de poser ces rideaux?

GASTON, *entrant.*

Justine ! va m'annoncer.

JUSTINE.

Mademoiselle ne reçoit pas ce matin.

GASTON.

Voilà huit jours que tu me dis la même chose... Tu ne me reconnais donc pas?... Gaston de Luzy... Soixante mille livres de rentes. (*Il va s'asseoir sur un fauteuil, à gauche.*) * Ta maîtresse a été adorable hier dans son rôle égrillard. Dis-lui que je suis toujours disposé à faire des folies pour elle.

PONT-CASSÉ, *entrant.*

La charmante Nisida est-elle visible?

JUSTINE.

Non, monsieur.

PONT-CASSÉ.

Voilà huit jours que tu me répètes la même chose. Dis-lui que c'est moi, le vicomte Hector de Pont-Cassé. (*Il s'assied sur la causeuse, à droite.*) Moi qui ai lancé toutes les actrices à la mode.

GASTON.

Très-cher, vous voilà hors de concours.

PONT-CASSÉ.

Parlez pour vous, mon bon. Quant à moi, j'arrive toujours. (*Se levant.*) J'avais cette habitude avant que vous fussiez au monde.

* Indications prises de la salle. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre.

GASTON, *se levant.*

Je sais que vous n'êtes pas né d'hier. (*A demi-voix.*) Mais je parie cinq cents louis que j'aurai avant vous mes grandes et mes petites entrées chez Nisida.

PONT-CASSÉ.

J'accepte le pari.

JUSTINE, *qui avait remonté la scène, redescend entre eux.*

Vous avez moins de chance que jamais, messieurs.

GASTON *et* PONT-CASSÉ.

Allons donc!

JUSTINE.

Notre vertu, qui était déjà rigide, devient féroce.

GASTON *et* PONT-CASSÉ.

Pas possible?

SOUFLAR, *entrant.* *

Justine! puis-je parler à ta maîtresse?

JUSTINE.

Non, monsieur le régisseur; elle m'a chargée de vous dire que sa résolution de quitter le théâtre est irrévocable.

LES TROIS HOMMES.

Quitter le théâtre!...

PONT-CASSÉ.

Nous avons le droit de nous opposer...

JUSTINE.

Le droit?... Mademoiselle n'a donné de droits d'aucune espèce, ni à vous, ni à personne.

PONT-CASSÉ.

C'est vrai... pas un amant!... Mais elle acceptait mes hommages.

GASTON.

Elle m'avait distingué.

SOUFLAR.

Elle avait promis de renouveler son engagement.

JUSTINE.

Tout est changé.

SOUFLAR.

Pourquoi?

JUSTINE.

C'est un mystère.

TOUS.

Un mystère!

PONT-CASSÉ.

Aimerait-elle?

JUSTINE.

Faites vos conjectures. (*Elle remonte.*)

PONT-CASSÉ.

Oh! je suis sûr que j'ai deviné. C'est ce baronnet anglais, mon voisin de droite à l'orchestre.

* **Gaston, Souflar, Justine, Pont-Cassé.**

GASTON.

Ce grand léopard britannique qui a appris le français dans nos petits théâtres, et qui parle la langue de Corneille comme un vaudeville chicard. (*Sonnette dans l'appartement.*)

JUSTINE.

Voilà mademoiselle qui sonne, partez bien vite.

SOUFLAR.

Tâche qu'elle renouvelle.

GASTON, *à l'oreille de Justine.*

Je lui donne un mobilier de cinquante mille francs.

PONT-CASSÉ, *de même.*

Il ne tient qu'à elle d'être lancée.

JUSTINE.

C'est bien!... Allez-vous-en.

ENSEMBLE.

AIR : *Pour vous revoir, j'ai voyagé.* (La Dame de Trèfle.)

SOUFLAR, GASTON, PONT-CASSÉ.

Adieu ! bientôt je reviendrai ;
Je serai mieux reçu, je pense.
Songe à gagner la récompense
Qu'ici pour toi j'apporterai.

JUSTINE.

Il faut partir bon gré mal gré ;
Portez plus loin votre espérance.
De grâce ! un peu de patience,
Pour vous, messieurs, je parlerai.

(*Ils sortent.*)

JUSTINE.

Enfin! les voilà partis. (*Voyant Souflar qui revient.*) Encore vous, monsieur Souflar.

SOUFLAR.

J'ai omis une chose capitale. Si ta maîtresse consent à signer, nous doublons ses appointements. (*Il sort, rencontre le baronnet et le salue.*)

SCÈNE II.

LE BARONNET, JUSTINE.

JUSTINE.

Ah! milord, mademoiselle vous attend avec une impatience...

LE BARONNET.

Quel est cette monsieur très-laid qui sortait?

JUSTINE.

Oh! ne soyez pas jaloux. Ma maîtresse congédie tous les soupirants... cela doit vous faire plaisir.

LE BARONNET.

Oui.

JUSTINE.

Je vais habiller mademoiselle, veuillez attendre dans ce salon.

LE BARONNET.

Oui.

JUSTINE.

Il n'y a pas de danger qu'il y vienne personne, si ce n'est le tapissier pour achever de coudre ces rideaux. — C'est un beau triomphe, allez, milord, que d'attacher comme cela une femme que tout le monde courtise.

LE BARONNET.

Oui.

JUSTINE.

Et qui renonce au théâtre par amour pour vous. Soyez fier...

LE BARONNET.

Oui.

JUSTINE, *à part.*

C'est égal, je trouve depuis quelques jours qu'il a un drôle d'air. (*Elle entre dans la chambre de Nisida.*)

SCÈNE III.

LE BARONNET, *seul.*

No, no, no. Je disais oui, mais je pensais no. Je suis pas du tout dans la satisfaction. — Ce petit saoubrette vient de m'enlever mon dernier espérance. J'aime Nisida, je voulais bien dépenser avec elle beaucoup de sacs de mille, *tortiller* une partie de mon fortune; mais ce petit saltimbanque elle avait pas besoin de aimer moà. Ça contrarie le idée que j'avais tout bas. (*Souriant.*) C'était une drôle de corps le idée que j'avais! tout à fait noveau, *very excentric*, et... bien canaille. Aussi j'avais pas encore osé le dire à personne; mais après le mésaventure, j'ai besoin de raconter le chaose. Je... allais raconter le chaose à John, mon domestique, mon tigre. Et puis il faut que je m'en aille tout de suite. Il faut, comme dit le poésie française, que *je me la casse.* — Vive les théâtres pour apprendre le bel langage aux étrangers. Le comédie, il était l'expression de la société.

Air de *Calpigi.*

On a laisé bien en arrière
Corneille, Racine et Molière,
Et réformé le goût public

D'une façon crânement chic.
On rendra justice à notre âge.
S'il faut juger par le langage,
La Franc' possède en vérité
Un' bien chouette société.

— Je étais venu pour dire à Nisida que j'allais *m'esbigner* pour un voyage, mais c'était une *balançoire*. Je avais écrit d'abord un petit lettre, mais je avais réfléchi qu'il était plus politesse de parler moâ-même. — Oui. — mais c'était pas facile de parler moâ-même pour dire : Je vous plante là. — Oh ! j'ai envie de laisser le petit lettre et de *me pousser de l'air.* — No. Ce serait pas dans la civilité. Je parlerai par le bouche. — Oh, si j'allais, en fumant mon *cig*, acheter un petit cadeau un peu *rup* pour donner comme souvenir. Oui. — Je réfléchis. Si je envoyais le petit cadeau par mon tigre, et si je laissais le petit lettre... Oui. Oh ! no... On vient... décidément, *je me la brise.* (*Il dépose sa lettre sur le guéridon et sort.*)

SCÈNE IV.

JUSTINE, *puis* NISIDA.

Monsieur le baronnet !... Comment ! il s'en va, quand je viens lui dire ?... (*Regardant par la fenêtre.*) Et le petit John, son tigre, comme il le nomme, qui lui ouvre la portière de son coupé. (*Appelant.*) Madame ! madame !...

NISIDA.

Eh bien ! où est-il donc ?

JUSTINE.

Envolé !

NISIDA.

C'est ta faute, tu as été une heure à me coiffer.

JUSTINE.

Mais aussi regardez-vous un peu.

NISIDA.

Pas mal !... pas mal !...

JUSTINE.

Une épingle à mettre encore... Vous ne m'avez pas donné le temps.

NISIDA, *s'asseyant à gauche.*

Je ne voulais pas le faire attendre d'une manière indéfinie...

JUSTINE, *achevant la coiffure.*

Bah ! il n'y a pas de mal à se faire désirer.

NISIDA.

C'est vrai ; mais lui, il m'aime réellement.

JUSTINE.

Madame le croit-elle ?

NISIDA.

Oh ! je me suis bien aperçue tout de suite que c'était pour

moi que tous les soirs il s'incrustait dans une stalle d'orchestre derrière la clarinette. Toutes ces petits poseuses du théâtre se figuraient que c'était pour elles, mais j'avais bien vu à la direction de son télescope...

JUSTINE.

Et puis le bouquet que vous receviez tous les jours...

NISIDA.

Ce cher baronnet, ce n'est pas précisément l'Apollon du Belvédère ni la Vénus de Milo; mais il a une bonne figure qui me réjouit... je crois que j'en suis toquée, parole d'honneur!...

JUSTINE, *qui a fini d'ajuster les cheveux.*

Voilà qui est fait.

NISIDA, *se levant.*

Donne-moi mes bracelets de velours... là, dans mon coffre de bois des Iles.

JUSTINE.

Votre boîte à cachemires?

NISIDA.

Où il n'y a que des rubans et des gants.

JUSTINE, *apportant à Nisida les bracelets qu'elle a pris.*

Parce que madame le veut bien; je connais des gens qui ne demanderaient pas mieux...

NISIDA.

Moi aussi!

JUSTINE.

A commencer par le vicomte de Pont-Cassé, qui voulait vous lancer, comme il dit.

NISIDA.

Ce lion âgé?

JUSTINE, *rangeant sur la cheminée.*

Il est venu ce matin.

NISIDA.

Quand l'empaille-t-on?

JUSTINE.

Monsieur Gaston de Luzy s'est aussi présenté.

NISIDA.

Sans sa nourrice? Un enfant qu'une cigarette rend malade, et qui fait semblant d'être gris, lorsqu'il rentre chez sa maman, afin de passer pour un mauvais sujet.

JUSTINE, *montrant l'écrin qui est sur la cheminée.*

C'est égal, il remplacerait bien notre parure de théâtre que voici par des diamants pur sang.

NISIDA.

Eh! mon Dieu! je sais que je pourrais me draper dans des cachemires, avoir des brillants, un cocher poudré, des laquais de six pieds et des grooms de vingt-cinq centimètres. Quand on est sur les planches, qu'on a une petite figure chiffonnée...

AIR : *Repassez demain.* (Ambassadrice.)

Ce n'est pas la mer à boire,
D'encager quelque lion,
Mais je hais le provisoire,
Et j'ai plus d'ambition.
Les galants de nos coulisses,
En arrêt d'vant les actrices,
Trouvent mon cœur trop inhumain,
Moi je leur dis pour tout refrain :
Je crois vous entendre.
Repassez demain :
Mon cœur est à prendre,
Mais avec ma main.

(*Elle s'approche de la causeuse.*)

JUSTINE.

Alors, comme je l'ai dit à monsieur Gaston et à monsieur de Pont-cassé, aucun d'eux ne gagnera le pari.

NISIDA.

Quel pari?

JUSTINE.

Cinq cent louis, au premier qui réussira.

NISIDA.

Les impertinents!

JUSTINE.

Ils ne doutent de rien.

NISIDA, *s'asseyant.*

Pas même de leur mérite. Plus que jamais, tu leur refuseras ma porte; je n'y suis que pour le baronnet. Celui-là du moins m'épousera. Il veut me traduire en milady. Tu viendras à Londres avec moi.

JUSTINE.

Je ne sais pas la langue.

NISIDA.

Tu crois ça; c'est que tu n'as jamais essayé. Pour parler anglais, il ne faut que du toupet.

JUSTINE.

Ne trouvez-vous pas que depuis quelque temps le baronnet a l'air de s'ennuyer?

NISIDA.

Encore un préjugé. C'est sa manière d'être gai : c'est la gaudriole britannnique.

JUSTINE.

Il me semble bien froid.

NISIDA.

C'est sa température.

JUSTINE.

Il rumine quelque rupture en douceur; je connais si bien ça.

NISIDA.

Et pourquoi romprait-il, quand depuis huit jours à peine je consens à recevoir ses visites; quand pour lui, pour qu'il ne soit pas jaloux, j'ai mis tous mes amoureux à la réforme?

JUSTINE.

C'est vrai, je cherche... car bien sûr, il y a quelque chose.

NISIDA.

Tu es folle!... (*Apercevant le billet que le baronnet a déposé sur le guéridon.*) Tiens! quelle est cette lettre?... du baronnet!... (*Après avoir lu.*) Il part!.. il me fait ses adieux... de la manière la plus glaciale. .

JUSTINE.

Qu'est-ce que je vous disais... Je voyais bien, moi, qu'il descendait au-dessous de zéro.

NISIDA.

Comment?... il me trouve toujours d'une humeur égale?... On l'aime, on est sage, et ce gros Britannique...

JUSTINE.

Ma foi! madame, si j'étais à votre place, je ferais comme tant d'autres... je m'amuserais, je dirais : Au diable le pot-au-feu!

NISIDA, *sévèrement.*

Justine! (*Changeant de ton.*) Bah! tu as raison, * la vie est si courte! je veux me distraire, m'étourdir! Il croit sans doute que je vais me désoler!

JUSTINE.

Ah! par exemple!

NISIDA, *avec dépit.*

J'en serais bien fâchée; et d'abord, comme je ne crains plus de me compromettre, je vais faire revenir Pont-Cassé et Gaston pour m'amuser à leurs dépens, et prendre ma revanche de leur insolent pari. (*Elle s'assied pour écrire.*)

JUSTINE.

Madame, un revenant! le baronnet!

NISIDA, *avec émotion.*

Ah! (*Réfléchissant.*) Tant mieux! il verra qu'on se console aisément de sa perte. (*Elle écrit.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARONNET.

Miss Nisida?

NISIDA, *avec indifférence.*

Tiens! c'est vous! (*Elle continue à écrire sans se retourner.*)

LE BARONNET.

Oui, je venais moi-même... (*A part.*) J'ai réfléchi qu'il n'était pas bienséant d'envoyer le petit cadeau par mon tigre.

* **Nisida, Justine.**

NISIDA.

Justine, tu vas faire porter tout de suite ces deux billets.

JUSTINE.

Oui, madame.

LE BARONNET.

Billets... doux?

NISIDA.

Peut-être bien. (*Bas à Justine, venue auprès d'elle derrière le guéridon.*) Pont-Cassé et Gaston; je les invite à dîner : va! (*Justine sort. Le baronnet vient s'accouder sur le dossier de la causeuse. Nisida se lève et va se lisser les cheveux devant la glacc de la cheminée.*) Par quel hasard vous revoit-on encore? Est-ce que vous aviez oublié votre canne?

LE BARONNET.

Oh! no.

NISIDA, *sans se retourner.*

Ayant écrit pour prendre congé, vous pouviez ne pas vous donner la peine de revenir.

LE BARONNET.

C'est que...

NISIDA, *devant la glace, chantant.*

Tra la la, la la la la.

LE BARONNET, *à part.*

Elle avait ce matin un petit air piquant. (*Haut.*) Je suis venu pour prier vous d'accepter un petit souvenir. (*Il lui présente un écrin.*)

NISIDA, *ouvrant la boîte.*

Des boutons de diamants?... Ils sont assez gentils! (*Passant devant le baronnet.*) Il y a un prince russe qui m'offre toute une parure. (*Elle jette négligemment la boîte sur le guéridon.*)

LE BARONNET, *à part.*

Un prince rousse!

NISIDA, *s'asseyant.*

Vous quittez donc Paris, mon cher baronnet? Eh bien! bon voyage!

LE BARONNET.

Oh!

NISIDA.

Pardon, si je ne vous retiens pas; j'ai à sortir... mon engagement à signer.

LE BARONNET, *s'approchant.*

Est-ce que vous reprenez le théâtre?

NISIDA.

Les stalles d'orchestre menaçaient de s'insurger.

LE BARONNET.

Mon voiture est en bas; je vais *brouetter* vous chez le directeur.

NISIDA.

Merci... on doit venir me chercher.

LE BARONNET.

On ?... Qui est ce on?

NISIDA.

Vous êtes bien curieux! Mais je suis fâchée que vous partiez si tôt. Je donne un bal, où j'aurai tous les étrangers de distinction, ma cour au grand complet! Je regrette vraiment que vous ne soyez pas là .. vous auriez fait nombre.

LE BARONNET.

Je pourrai peut-être retarder mon voyage.

NISIDA.

Oh! non!

LE BARONNET.

Oh! si!

NISIDA.

Vous aimez donc bien la danse?

LE BARONNET.

La danse n'est pas ce que j'aime.

NISIDA, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah!... quelle drôle de figure vous faites... Ah! ah! ah!...

LE BARONNET, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle avait donc à *rigoler?*

NISIDA.

Cet air sentimental... Voulez-vous une guitare?... Ah! ah! ah!...

LE BARONNET, *à part,*

Elle était ravissante cette jourd'hui! (*Haut.*) Mais ce bal?...

NISIDA, *se levant.*

Ma toilette sera délicieuse, je veux que pas un de mes invités n'en réchappe.

LE BARONNET.

Oh!

NISIDA.

Je serai folle, coquette, gaie, provocante.

LE BARONNET.

Oh!

NISIDA.

Je donnerai des espérances à tout le monde.

LE BARONNET.

Oh!

NISIDA.

A vous-même, si vous restez.

LE BARONNET, *à part.*

Son petit *platine* il était charmant!

NISIDA.

AIR : *Droit au travail.* (Représentants en vacances.)

Oui, le plaisir
Me fait choisir
Une autre politique :

Les bals joyeux,
Les amoureux
Vont me suivre en tous lieux.
Mon cœur voulait n'avoir qu'un roi;
Au théâtre c'est illogique,
Et les amours, vainqueurs chez moi,
Ont proclamé la république.

LE BARONNET.

Elle était tout à fait *bat* !

NISIDA. *

Oui, le plaisir
Me fait choisir
Une autre politique.
Les bals joyeux,
Les amoureux
Vont me suivre en tous lieux.

LE BARONNET.

Miss Nisida, je partais plus du tout.

NISIDA.

Pourquoi ça?

LE BARONNET.

Parce que je vous aimais trop.

NISIDA, *à part.*

Quand je le reçois si mal.

LE BARONNET.

Faites-moi le plaisir de ne pas avoir décacheté ma lettre.

NISIDA.

Ce départ annoncé... Vos amis se moqueront de vous.

LE BARONNET.

Je m'en bats l'œil, et, pour célébrer le raccommodage, je vouloir dîner ici en tête-à-tête... Un petit Balthasar!..

NISIDA.

Aujourd'hui?

LE BARONNET, *la voyant réfléchir.*

Est-ce que vous auriez des projets?

NISIDA, *préoccupée.*

Non.

LE BARONNET, *à part.*

Elle attendait quelqu'un. (*Haut.*) Ah! petit fol que je suis! je prenais mon nourriture chez mon ambassadeur.

* Nisida, le Baronnet.

NISIDA, *rassurée.*

Ah! alors...

LE BARONNET, *à part.*

C'était un truc. (*Haut.*) A demain... C'était bien *cauchemardant* de prendre son nourriture chez le ambassadeur. (*Appuyant.*) Je pourrai pas venir du tout cette jourd'hui, mais du tout... du tout... A demain... pas avant à demain.

ENSEMBLE.

AIR de danse de la *Favorite.*

A demain! ma toute belle,
Je m'éloigne, il se fait tard.
(*A part.*) Cachons-lui bien la ficelle
De mon petit traquenard.

NISIDA.

Au devoir je vous appelle;
Rendez-vous et sans retard.
(*A part.*) Cache-t-il quelque ficelle?
Tout annonce un traquenard.

SCÈNE VI.

NISIDA, JUSTINE.

JUSTINE.

Mademoiselle, mademoiselle, j'ai le mot de l'énigme.

NISIDA.

Et moi aussi.

JUSTINE.

Votre baronnet...

NISIDA.

Ne tient à une femme que lorsqu'il est menacé de la perdre.

JUSTINE.

Ah bien oui! c'est un original d'une plus rare espèce. Mais chut! a-t-il emmené son tigre?

NISIDA.

Pourquoi tout ce mystère?

JUSTINE.

J'ai promis de ne pas vous dire ce que John vient de me confier.

NISIDA.

Alors parle.

JUSTINE.

J'en ai appris de belles. Sachez d'abord que ce garnement de baronnet a été dans les bonnes grâces de presque toutes les célébrités à la mode...

NISIDA.

Qui trompaient pour lui leur seigneur et maître.

JUSTINE.

Vous saviez cela?

NISIDA.

Puisqu'un jour, en bonne fortune, il est resté quatre heures dans une armoire.

JUSTINE.

Il vous l'a dit?

NISIDA.

Et que le lendemain, toujours amant heureux, il s'est meurtri une fausse côte en sautant d'un balcon.

JUSTINE.

Mais ce n'est pas tout.

NISIDA.

Qu'importe! du moment qu'il m'épouse.

JUSTINE.

Il n'a jamais eu l'intention de vous épouser.

NISIDA.

Quoi! c'est donc une maîtresse qu'il cherche.

JUSTINE.

Et quelle maîtresse!... une fille sage et honnête? ah! bien oui! malgré la rareté de la chose, il trouve encore ça trop commun.

NISIDA.

Que dis-tu?

JUSTINE.

Il paraît que dans cette armoire où il est resté quatre heures, il a fait une réflexion et une addition.

NISIDA.

Comment.

JUSTINE.

L'addition récapitulait les sommes énormes que lui a coûté le bonheur d'être aimé pour lui-même.

NISIDA.

Et la réflexion?

JUSTINE.

La voici. C'est que las du rôle d'amant de cœur, qui consiste à se cacher dans les armoires et à se meurtrir les fausses côtes en sautant d'un balcon, il était plus amusant... et surtout plus hygiénique de changer d'emploi.

NISIDA.

Changer d'emploi?

JUSTINE.

C'est-à-dire que, selon lui, une femme ayant toujours deux amants...

NISIDA.

Ah! je devine.

JUSTINE.

Il est moins agréable...,

NISIDA.

D'être celui qui se cache...

JUSTINE.

Que celui qui force l'autre à se cacher.

NISIDA.

C'est cela. Je vois quel genre de comédie milord voulait se donner à mes dépens, tomber à l'improviste quand il soupçonne la présence d'un Arthur quelconque.

JUSTINE.

Vous y êtes.

NISIDA.

Se ménager les douceurs d'un tête-à-tête, pendant que le dit Arthur étouffe dans quelqu'armoire.

JUSTINE.

C'est cela même.

NISIDA.

Et comme dans mes rôles j'ai toujours trente-six amants, il a cru que chez moi je menais cette vie de polichinelle.

JUSTINE.

Vous êtes sage, et il se trouve volé.

NISIDA.

Oui, oui, tout s'explique : sa reprise de tendresse quand j'ai eu l'air, par dépit, de jeter mon bonnet par-dessus les moulins.

JUSTINE.

Vrai ?

NISIDA, *réfléchissant.*

Et ses paroles en me quittant...

JUSTINE.

Quoi donc ?

NISIDA, *avec certitude.* *

Il a deviné que j'attends quelqu'un, oui, il appuyait trop en me répétant : « A demain ! à demain ! » — Il va revenir, j'en suis sûre. Eh bien ! qu'il revienne ! ah ! milord, il vous faut des divertissements de ce genre-là ! eh bien ! cela me va justement comme un gant Jouvin. Pont-Cassé et Gaston vont arriver, vengeons-nous d'abord de leur impertinente gageure, je dégoûterai ensuite le baronnet de son petit système, et après cela, j'aurai le suprême agrément de les flanquer tous les trois à la porte.

JUSTINE, *qui s'est rapprochée de la fenêtre.*

Madame, il y a, de l'autre côté de la rue, un fiacre avec les stores baissés.

NISIDA.

C'est le baronnet.

JUSTINE.

En observation.

* Nisida, Justine.

NISIDA.

Il attend l'arrivée de ses rivaux.

JUSTINE.

Voici monsieur Gaston.

NISIDA, *bas.*

Guette le vicomte et préviens-moi. (*Justine sort après la rentrée de Gaston.*)

SCÈNE VII.

GASTON, NISIDA.

GASTON, *tenant à la main la lettre de Nisida.*

Eh! bonjour donc, chère belle. En croirai-je mon lorgnon, sont-ce bien vos petits doigts de lys et de rose qui ont tracé ce mot charmant?

NISIDA.

Oui, cher amour, ce sont mes petits doigts de lys et de rose qui ont griffonné ces pattes de mouche.

GASTON.

Ce petit cœur n'a voulu se rendre qu'après une résistance héroïque.

NISIDA.

Oh! que vous connaissez bien les femmes.

GASTON.

L'expérience.

NISIDA.

Chenapan que vous êtes. (*Elle lui donne un petit soufflet en passant devant lui pour aller prendre un cigarre sur la cheminée.*) Fumez donc un cigare.

GASTON.

Mille grâces! (*Il fait en se détournant une grimace de répugnance.*)

NISIDA.

Cela vous incommode?

GASTON, *prenant le cigare.*

Oh! par exemple! moi! j'ai commandé au café de Paris un petit dîner fin...

NISIDA, *lui montrant son cigare.*

Allumez donc.

GASTON, *éludant.*

Ma dernière maitresse m'a sacrifié les plus beaux cheveux du monde, j'en ferai faire une tresse pour votre épagneul.

NISIDA.

C'est régence! Mais voulez-vous du feu?

GASTON.

Il y a trop longtemps que je suis avec vous sans avoir pris un baiser.

NISIDA, *à Justine qui entre.*

Justine!

GASTON, *étonné.*

Quoi donc ?

NISIDA.

Un baiser à monsieur... non, non, je me trompe... une allumette.

JUSTINE, *bas.*

Le vieux est là.

NISIDA, *à Gaston.*

Monsieur le mousquetaire, passez un moment dans ce boudoir.

GASTON.

Ne tardez pas à m'y rejoindre. (*A part.*) J'aurais dû parier mille louis. (*Il sort par la droite.*)

NISIDA, *à Justine.*

Fais entrer et reste là. (*Elle s'assied près de la cheminée.*)

SCÈNE VIII.

NISIDA, PONT-CASSÉ, JUSTINE.

PONT-CASSÉ, *entrant, la lettre de Nisida à la main.*

Ma toute charmante ! mes lèvres ont effacé l'encre de votre billet.

NISIDA.

C'est cela qui vous a noirci les moustaches ?

PONT-CASSÉ.

Ah ! ah ! méchante ! (*Allant à Justine qui s'occupe près du guéridon.*) Justine ! on apportera du café de Paris...

JUSTINE.

Bien, monsieur.

PONT-CASSÉ, *bas.*

Va-t-en. (*Il retourne auprès de Nisida.*) Nous allons donc dîner tête à tête.

NISIDA.

Tête à tête. (*A part.*) A trois. (*Voyant le vicomte faire signe à Justine de le laisser seul.*) Oui, fais-lui signe de s'en aller.

PONT-CASSÉ.

Je ne donnerais pas ce quart-d'heure pour cinq cents louis, (*A part.*) d'autant plus que je les gagne. (*Nouveaux signes à Justine qui fait semblant de ne pas les voir.*)

NISIDA, *à part.*

Quel télégraphe.

PONT-CASSÉ.

Ah çà ! vous ne quittez pas le théâtre, ma divine !

NISIDA.

Non, j'ai réfléchi.

PONT-CASSÉ.

Il aurait poussé de l'herbe dans ma stalle ! Ah ! vous serez lancée. (*Nouveaux signes.*)

NISIDA, *à part.*

C'est toi qui vas l'être, vieux cerf!

PONT-CASSÉ, *à part.*

Ah çà! cette Justine est bouchée comme un flacon d'aï. (*A Nisida.*) N'avez-vous pas quelqu'ordre à donner à cette fille?

NISIDA, *se levant et passant auprès de Justine.*

Justine, va voir si l'on n'a pas apporté... (*Bas.*) Expédie-moi le petit, à toute vapeur.

JUSTINE, *sortant par la droite.*

Vont-ils avoir un pied de nez.

PONT-CASSÉ.

Merci! merci! cher ange! je demande un baiser ou des pompiers pour supprimer l'incendie qui me calcine.

NISIDA.

La! la! éteignez-vous * on pourrait-vous entendre.

PONT-CASSÉ.

Qui donc?

NISIDA.

Mais... monsieur, par exemple.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON, *puis* JUSTINE.

PONT-CASSÉ.

Gaston!

GASTON.

Pont-Cassé!

ENSEMBLE.

AIR de *Jérusalem.*

GASTON *et* PONT-CASSÉ.

Le beau tête-à-tête
Qui pour moi s'apprête.
Maudit trouble-fête!
J'allais gagner mon pari!

NISIDA.

Le beau tête-à-tête
Qui pour eux s'apprête.
En une défaite,
Je change ici
Leur pari,

(*Pendant cet ensemble, Justine, qui est revenue, éloigne le guéridon, et deux domestiques apportent à côté de la causeuse une table couverte de mets; ils approchent deux chaises, puis se retirent.*)

JUSTINE.

Madame est servie.

* Nisida, Pont-Cassé.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Ah! ça, elle va le congédier.

GASTON, *à part.*

Il va s'en aller, j'espère.

JUSTINE, *bas à Nisida qu'elle vient rejoindre à gauche.*

Milord n'est plus dans son fiacre, je le crois en embuscade dans l'escalier.

NISIDA, *bas.*

C'est bien... Il peut venir. (*Justine sort.*)

PONT-CASSÉ, *jetant les yeux sur la table.*

Que vois-je, deux poulets!

GASTON.

Deux compotes d'ananas!

NISIDA.

Et deux aimables convives qui ont eu la même idée. A table, messieurs.

(*Reprise de l'ensemble. Nisida s'assied entre ses deux convives.*)

JUSTINE, *revenant vivement en manière d'alarme.*

Madame! madame! le baronnet!

NISIDA, *jouant le trouble.*

O ciel!

PONT-CASSÉ, *regardant Gaston.*

Le baronnet!

GASTON, *regardant Pont-Cassé.*

Le baronnet!

NISIDA, *quittant la table.*

Mon Dieu, que devenir? me voilà compromise!

PONT-CASSÉ.

Je n'en fais jamais d'autres.

JUSTINE, *entr'ouvrant la porte.*

Il ôte son paletot.

PONT-CASSÉ.

Eh! par la corbleu! Justine, un quatrième couvert!

GASTON.

C'est cela!

NISIDA *

Non! par grâce! mon cher Pont-Cassé, ferez-vous ce que je vous demande.

PONT-CASSÉ, *se levant.*

Je le jure.

NISIDA.

Sautez par cette fenêtre. (*Elle la lui montre de loin.*)

PONT-CASSÉ **

Deux étages! quelle proposit ion!

NISIDA.

Eh bien! cachez-vous quelque part!

* Nisida, Pont-Cassé.

** Pont-Cassé, Nisida.

PONT-CASSÉ.

J'aime mieux cette variante.

GASTON, *se levant.*

Allons! c'est aussi drôle.

(Ils se dirigent chacun vers une porte latérale.)

NISIDA.

Pas là! il vous trouverait!

PONT-CASSÉ.

Où donc?

NISIDA, *ouvrant le placard.*

Ici.

PONT-CASSÉ, *s'arrêtant sur le seuil.*

Mais c'est un placard, et bien voisin de la cheminée.

NISIDA, *d'un ton de supplication comique.*

Par amour pour moi! *(Elle le pousse.)*

PONT-CASSÉ, *résistant.*

Il doit y faire très-chaud.

NISIDA, *le poussant toujours.*

Mais non.

PONT-CASSÉ.

Mais si. Le tuyau de la cheminée y passe.

NISIDA.

Ça ne fait rien.

PONT-CASSÉ.

Ne m'y laissez pas longtemps.

NISIDA, *fermant la porte.*

Gagne ton pari là-dedans.

GASTON.

Et moi?

NISIDA.

Sous cette table.

GASTON.

Mais c'est la place de votre épagneul.

NISIDA.

Vite! vite! *(Il se place sous la table dont la nappe retombe jusqu'à terre. On entend frapper discrètement à la porte.)*

JUSTINE.

C'est milord qui frappe.

NISIDA, *allant s'asseoir à gauche.*

Ah! milord! vous vouler jouer la comédie avec moi. *(Haut, d'une voix calme.)* Entrez!

SCÈNE X.

NISIDA, JUSTINE, LE BARONNET, GASTON, *sous la table,* PONT-CASSÉ, *dans le placard.*

NISIDA, *feignant l'étonnement.*

Que vois-je! Ah! quelle aimable surprise.

LE BARONNET.

Le dîner de le ambassade, il avait pas lieu, son cuisinière il était accouchée.

NISIDA, *à part.*

Voilà une ficelle ingénieuse ! (*Haut.*) Que c'est donc gentil de revenir comme ça.

LE BARONNET, *à part.*

Ils étaient obligés de se cacher quand j'arrive. Oh ! j'ai bien fait de changer d'emploi. (*Il dépose son chapeau sur une chaise au fond.*)

NISIDA.

Mais Justine, qué je suis donc contente !

JUSTINE.

Ça se voit de reste, madame.

LE BARONNET, *à part, avec satisfaction.*

Elle était une petite coquine, et le petit bonne aussi.

NISIDA.

Moi qui croyais dîner seule.

LE BARONNET.

Oh ! il y avait trois couverts.

NISIDA.

Vous croyez? mon Dieu ! je m'ennuyais tant loin de vous que j'avais dit à Justine : Tu dîneras avec moi.

LE BARONNET, *à part, très-heureux.*

Petite coquine ! (*Haut.*) Mais le troisième couvert...

NISIDA.

C'était pour vous.

LE BARONNET.

Pour moà?

NISIDA.

Oui, je voulais me figurer que vous étiez là...

LE BARONNET, *à part.*

Petite coquine !

NISIDA.

Et j'aurais mis les meilleurs morceaux sur votre assiette.

LE BARONNET.

Eh bien ! je absorberai les meilleurs morceaux, je absorberai tout. (*A part.*) Les portionnes de toutes les deux. (*Cherchant des yeux, à part.*) Mais je voudrais bien savoir...

JUSTINE, *bas à Nisida.*

Il cherche leur cachette.

NISIDA.

A table, milord.

LE BARONNET.

Allons, à table. (*On apercoit Gaston qui soulève la nappe dans ce moment.*).

NISIDA.

Pour vous le canapé.

LE BARONNET, *tournant autour de la table.*

Je voudrais savoir... (*Il s'assied sur la causeuse.*) Oh! il était un dessous, j'ai marché sur son patte de devant, je me amuse. (*Gaston seçoue ses doigts en faisant la grimace, Nisida a vu le mouvement du baronnet.*)

NISIDA.

Eh bien! milord, vous ne mangez pas ?

LE BARONET.

Oh! mon intention il est pourtant de *béquiller* tout ce qu'il y a ici, je commence... (*Il embrasse Nisida assise tout contre lui.*)

NISIDA.

Eh bien! eh bien !

LE BARONNET.

C'est le premier appétit.

JUSTINE, *à part.*

Ça promet pour le dessert.

LE BARONNET, *à part.*

Le rival ci-dessous est un peu *balancé.*

PONT-CASSÉ, *entr'ouvrant la porte du placard.*

Ouf! j'ai besoin d'air.

LE BARONNET, *l'apercevant.*

Oh !

NISIDA, *à part.*

Il l'a vu.

LE BARONNET, *à part.*

L'autre dans le placard, contre la cheminée, il y restera quatre heures. (*Haut.*) Justine, aboulez du bois dans le feu...

JUSTINE.

Mais, milord. (*Elle semble dire qu'il y en a suffisamment.*)

LE BARONNET.

Aboulez du bois, je vous dis. (*Justine va mettre une bûche au feu.*)

NISIDA, *à part.*

Ça guérira ses rhumatismes.

LE BARONNET, *à part.*

Je me amuse. (*Haut, tendant son verre.*) Versez un verre de *champ' mouss'*... (*Il allonge son pied sous la table.*) Qu'est-ce qu'il y avait là dessous ? votre petite chien? Oh! il ne me gênait pas. Et maintenant, gazouillez un peu le petit chanson que vous disiez dans le comédie.

NISIDA.

Si cela vous plaît, milord.

LE BARONNET.

Oh! oui! vous avez un si joli galoubet.

NISIDA, *se levant.*

AIR *nouveau de* M. Henri Potier.

Je suis Manon, sans nul mystère,
J'affiche en tous lieux mes amours,
Deux abbés, plus un mousquetaire,
En ce moment charment mes jours.
Entassant soutane et moustache,
Dans mes armoires je les cache

A la barbe du financier
Qui me donna le mobilier.

LE BARONNET.

Buvons, buvons, ma chère,
Buvons au même verre.

NISIDA.

Buvons, buvons, Manon
N' dit jamais non.

ENSEMBLE.

Voilà Manon.

(Après ce couplet, le vicomte entr'ouvre son placard pour aspirer de l'air, et le baronnet allonge un coup de pied sous la table.)

LE BARONNET.

Je me paie le second couplet. *(Il se lève et chante.)*

Le financier, qui n'est pas bête,
Chez Manon survient un beau soir,
Tout y respire un air de fête :
Couvert mis, fleurs dans le boudoir.
Laissant les galants dans l'armoire,
Le maroufle de sa victoire,
Qui lui livre femme et festin,
Ose abuser jusqu'au matin.
Buvons, buvons, ma chère,
Buvons au même verre.

NISIDA.

Buvons, buvons! Manon
N' dit jamais non

ENSEMBLE.

Voilà Manon.

LE BARONNET, *quittant la table.*

Je me amuse! Justine, encore du bois dans le feu.

JUSTINE, *à part.*

Oh! c'est conscience.

LE BARONNET.

Attends, je vais moi-même. Où mettez-vous le bois? ici? *(Il ouvre le placard où l'on aperçoit Pont-Cassé aplati.)*

PONT-CASSÉ, *sortant.*

Pincé!

LE BARONNET.

Un homme!

NISIDA, *jouant la surprise.*

Un homme!

LE BARONNET.

Ou quelque chaose qui y ressemble.

PONT-CASSÉ, *à part, s'essuyant le front.*

J'ai pris un bain de vapeur.

LE BARONNET, *sévèrement.*

Que faisait là cette monsieur?

NISIDA.

Oui, que faites-vous-là, monsieur.

PONT-CASSÉ.

C'est vous qui le demandez, madame?

NISIDA.

Mais sans doute!

PONT-CASSÉ, *à part.*

Quel aplomb!

LE BARONNET.

S'expliquez-vous!...

NISIDA.

Oui, expliquez-vous, je l'exige.

PONT-CASSÉ.

Je... je me... c'est-à-dire, non.

NISIDA, *à part.*

Patauge, patauge!

PONT-CASSÉ, *à part.*

Je ne peux pas dire que je me promenais... c'est usé..

LE BARONNET, *comme riant de son erreur.*

Oh! je reconnais vous!

NISIDA.

Vous le reconnaissez?

LE BARONNET.

Oh! oui, c'est le tapissier.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Hein?

NISIDA.

C'est juste.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Est-ce que j'ai l'air d'un tapissier?

NISIDA.

Justine, vous ne me disiez pas que le père... chose était là à travailler.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Le père chose?

NISIDA, *passant près de lui.*

Il posait sans doute des champignons dans ce cabinet.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Elle appelle ça un cabinet!

LE BARONNET.

Eh bien! rentrez, tapissier, allez à vos champignons.

PONT-CASSÉ.

Mais non, mais non!

NISIDA, *bas à Pont-Cassé.*

Laissez-lui son erreur et retournez d'où vous venez.

PONT-CASSÉ, *bas.*

Mais j'étouffe là-dedans.

NISIDA, *le poussant dans le placard dont elle referme la porte.*

Par grâce ! (*A Justine.*) Fais desservir.

LE BARONNET, *qui est allé à la place de Nisida tenir fermée la porte du placard.*

Justine, du bois dans le feu.

PONT-CASSÉ, *avançant la tête hors du placard.*

Aurait-il l'intention de me momifier?

(*Justine, après l'ordre que lui a donné Nisida, est allée à la porte du fond faire un signe aux deux domestiques. Ils emportent la table laissant Gaston à découvert.*)

LE BARONNET, *allant le relever par le collet...*

Oh ! quelle est cette petite garçon ?

GASTON, *se redressant.*

Monsieur !

LE BARONNET.

Oh ! je reconnais lui aussi, c'est le perroquet.

PONT-CASSÉ, *sortant brusquement du placard.*

Un perroquet ? bah !

LE BARONNET.

Le perrouquier, le *merlan*, le coiffeur.

GASTON, *à part.*

Il me prend pour un coiffeur !

NISIDA, *au baronnet.*

Ce temps humide vous a tout défrisé.

LE BARONNET, *à Gaston.*

Perroquet, mettez-moi des papillotes.

GASTON.

Quoi !

NISIDA, *bas à Gaston.*

Je vous en prie, sauvez mon honneur !

LE BARONNET.

Justine, le fer à papillottes.

JUSTINE.

Oui, milord. (*Elle va dans la chambre de Nisida.*)

LE BARONNET.

Et du fil, des aiguilles.

NISIDA.

Il y en a ici (*Elle va en prendre dans la corbeille sur le guéridon.*)

LE BARONNET.

Le tapissier, il va couser les rideaux.

PONT-CASSÉ.

Coudre ! moi ! (*Nisida lui fait de loin un geste suppliant.*)

LE BARONNET, *à part.*

Je me amuse !

JUSTINE, *qui revient, donne au baronnet du papier à papillottes.*
Voilà, milord. (*Elle va mettre le fer au feu.*)

LE BARONNET, *présentant le papier à Pont-Cassé.*
Commençons.

PONT-CASSÉ, *à part.*
Mais il s'embrouille! Quoi! c'est moi à présent qui dois le coiffer?

NISIDA, *au baronnet.*
Voilà du fil. *

LE BARONNET, *le donnant à Gaston.*
Dépêchez-vous, père chose!

GASTON, *à part.*
Si on apprend cela dans les coulisses, je suis un gentilhomme coulé.

LE BARONNET.
Perrouquier, apportez une chaise à moi. (*A part.*) Oh! comme je me amuse!

(*Pont-Cassé, que Nisida supplie toujours par gestes, va chercher une chaise et met des papillottes au baronnet, tandis que Gaston assis sur la causeuse coud les rideaux que Justine vient de lui apporter. Justine est ensuite retournée auprès de sa maîtresse.*)

ENSEMBLE.

AIR : Final de *de Bruno le Fileur.*

GASTON *et* PONT-CASSÉ.

Pour un amoureux,
La bizarre aventure!
J'apprends la couture / frisure
Pour plaire à deux beaux yeux.
Mais ce petit cœur,
Dont mon âme raffole,
Lorsque je m'immole,
Devient mon débiteur.

LE BARONNET, NISIDA *et* JUSTINE.

Pour un amoureux,
La bizarre aventure.
Apprends la frisure
Pour plaire à deux beaux yeux.
Quel feu! quelle ardeur!
Comme ils sont dans leur rôle!
C'est vraiment fort drôle;
Ah! j'en ris de bon cœur!

* Justine, Pont-Cassé, Nisida, le Baronnet, Gaston.

GASTON, *occupé à coudre.*

Quel métier gênant.

PONT-CASSÉ.

Que cet Anglais est embêtant!

LE BARONNET.

Il s'est, je crois,
Piqué les doigts,
Et le vieux n'est pas plus habile.

JUSTINE, *bas à Nisida.*

Voyez comme il jubile,
Voyez milord, madame.

NISIDA,

Oui-da!
Dans instant tout changera,
Car avant peu son tour viendra.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE BARONNET.

Allez chercher le fer.

PONT-CASSÉ, *allant à la cheminée.*

On appelle ça une bonne fortune!

GASTON, *se piquant avec l'aiguille.*

Aïe! aïe!

LE BARONNET.

Il continue à se piquer les doigts. (*A part.*) Je me amuse!

NISIDA, *bas à Pont-Cassé.*

Brûlez-lui trois ou quatre mèches.

PONT-CASSÉ.

Bon!

LE BARONNET.

Allons, perroquet.!

NISIDA, *à part.*

Attends! voilà le déplaisir qui va commencer!

LE BARONNET.

Oh! vous me brûlez le oreille!

NISIDA, *à part.*

Très-bien!

PONT-CASSÉ.

Milord, c'est la première fois que ça m'arrive.

LE BARONNET.

Goddem! mes papillottes ils tombaient tout rôtis!

NISIDA.

Ah! quel malheur!

LE BARONNET, *saisissant Pont-Cassé au collet.*

Vô êtes une ganache, une mazette, une viel cornichon... Je

veux plus que vous acheviez. Je retire à vous mon pratique. (*A part.*) Je commence à ne plus amuser moi. (*Justine enlève la chaise du baronnet, et va se placer à l'extrême droite à côté de Gaston.*

GASTON, *se levant.*

Voilà qui est fait.

LE BARONNET, *à part.*

Je vas humilier le petit aussi. (*Haut.*) Combien je dois à vous? je voulais payer... Combien je dois à vous?...

Nisida fait un signe à Gaston, ouvrant les cinq doigts de la main.

GASTON.

Cinq... cinq cents francs...

LE BARONNET.

Hein?

NISIDA.

Pour divers travaux.

LE BARONNET, *à part.*

La carotte il était de longueur... je me amusais beaucoup moins, mais c'est égal. (*Haut.*) Tenez... pour toi. (*Il donne un billet de banque à Gaston.*)

GASTON, *glissant le billet à Justine.*

Pour toi.

JUSTINE.

Merci.

LE BARONNET.

Maintenant... je voulais être toute seul avec Nisida... toute seul. (*A part.*) Je les mettais tous les deux dans la porte.

AIR

De cette impertinence
N'ayons / Ils n'ont pas l'air de nous / se fâcher,
L'amant souffre en silence
Ce qu'il ne peut empêcher.

(*Ils sortent par le fond, Justine par la droite.*)

SCÈNE XI.

NISIDA, LE BARONNET, *puis* SOUFLAR.

LE BARONNET, *assis sur la causeuse.*

Est-ce que j'ai bien fait de changer d'emploi?

NISIDA, *à part.*

Souflar! c'est le Ciel qui l'envoie.

LE BARONNET.

Encore une!

NISIDA, *avec empressement.*

Eh! bonjour, cher ami.

LE BARONNET, *à part, se levant.*

C'est cette lui que j'ai vu le matin.

SOUFLAR.

Je viens savoir...

NISIDA, *à mi-voix, mais de façon à se faire entendre du baronnet.*

Tais-toi!...

LE BARONNET, *à part.*

Toi?

NISIDA.

Ne dis pas que tu es...

LE BARONNET, *à part.*

Tu! elle commandait le cognito.

NISIDA.

Cher baronnet, je vous présente un de nos auteurs les plus distingués.

LE BARONNET, *à part.*

Il n'est pas distingué du tout. Il avait une figure des oiseaux... C'est une *craque*... les auteurs... j'ai vu un, ils avaient des grands cheveux et des moustaches.

NISIDA.

Il vient me lire un rôle qu'il a fait pour moi.

LE BARONNET.

Oh! bienne (*A part.*) C'était pas si facile que de coudre les petites rideaux et mettre les petites papillotes sur les petits cheveux (*Haut.*) Commencez le lecture, M. le Shakspeare, allons, asseyez-vous... asseyez-vous donc (*Il prend Souflar par le bras et l'assied sur le fauteuil à gauche.*) Donnez le chapeau (*Il le dépose sur la cheminée.*) Commencez le lecture, je tâcherai de pas *pioncer*.

SOUFLAR.

Vous dites?

LE BARONNET.

Pioncer, ce qui signifie dormir. Vous savez donc pas votre langue, voyez le dictionnaire de l'Académie (*Il va s'asseoir sur la causeuse.*) Allons, prenez le librette. (*A part, voyant l'embarras de Souflar.*) Il n'avait pas.

NISIDA.

Est-ce que vous croyez que vous allez rester là? Impossible, mon cher baronnet, ça ne se fait pas.

LE BARONNET.

Oh!...

NISIDA, *bas à Souflar.*

Aide-moi donc...

SOUFLAR, *se levant.*

Monsieur comprendra que sa présence intimiderait un poète.

NISIDA.

Ainsi, mon ami, vous allez me laisser avec Monsieur!

LE BARONNET, *à part.*

On renvoie moi! ce n'était pas dans mon petit plan. C'était moi qui devais renvoyer les autres.

NISIDA, *appelant Justine qui paraît.*

Justine, reconduis le baronnet, et défends ma porte pour tout le monde.

LE BARONNET, *à part.*

Oh! le jalousie!...

NISIDA, *l'imitant.*

A demain, cher baronnet, à demain, pas avant à demain.

LE BARONNET, *à part.*

Elle faisait mon charge, je suis *floumé.*

NISIDA.

AIR de *Royale Polka.*

Au boulevard allez flâner,
Vous promener.

LE BARONNET, *à part.*

Goddem! je peste.
(*Haut*). Et monsieur?

NISIDA.

Reste.

LE BARONNET.

Il reste avec vous enfermé.
(*A part.*) Je suis paumé :
J'ai le trac d'être dégommé.

ENSEMBLE.

LE BARONNET.

Au boulevard je vais flâner,
Me promener;
Goddem! je peste,
Et l'autre reste :
Il reste avec elle enfermé.
Je suis paumé :
J'ai le trac d'être dégommé.

NISIDA, SOUFLAR *et* JUSTINE.

Au boulevard, allez flâner,
Vous promener.
Ah! comme il peste,
Et l'autre / moi je reste!
Je / Il reste en ces lieux enfermé,
Ravi, charmé
D'un bonheur inaccoutumé.

SCÈNE XII.

NISIDA, SOUFLAR, *puis* JUSTINE *et* LE BARONNET.

NISIDA, *se jetant sur le fauteuil en riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre baronnet !

SOUFLAR.

Ah ! ça, me diras-tu?...

NISIDA.

Papa Souflar, je t'expliquerai tout ça; c'est de la haute politique. As-tu vu la tête qu'il faisait quand je t'ai tutoyé? Ah ! ah ! ah ! (*Souflar va s'asseoir sur la causeuse et tire des papiers de sa poche.*)

JUSTINE, *rentrant vivement, bas à Nisida.*

Madame, madame, il m'offre cinq cents francs pour que je l'installe quelque part d'où il puisse tout voir.

NISIDA, *qui s'est levée.*

Prends, et trahis-moi.

JUSTINE.

Où le cacher?

NISIDA.

Attends... Il neige?

JUSTINE.

Très-fort.

NISIDA.

Mets-le sur le balcon. (*Haut.*) Justine, rentre donc mes camélias.

JUSTINE, *allant ouvrir la fenêtre.*

Oui, madame.

SOUFLAR, *à lui-même.*

Il s'agit de lui faire signer son engagement. (*Il cherche parmi ses papiers.*)

NISIDA.

Ah ! milord, vous infligez à vos rivaux l'épreuve du feu, eh bien ! vous subirez l'épreuve de l'eau ! (*Elle se rassied. Justine, après avoir ouvert la fenêtre, va tout doucement appeler le baron qui entre à pas de loup. Nisida, de loin à Souflar, au moment ou le baronnet entre dans la chambre.*) Ah ! mon petit Souflariscof !

LE BARONNET, *à part.*

C'est un Rousse !... (*Justine le pousse vers le balcon.*)

NISIDA.

Mon cher Souflariski !

LE BARONNET, *à part.*

C'est un Polonais ! Il doit avoir une chapeau bleu.

JUSTINE.

Cachez-vous donc !

LE BARONNET.

Oh! il tombait des hallebardes !... un parapluie... une petite nombrelle...

JUSTINE.

Allez donc! (*Elle le pousse dehors sur le balcon.*)

NISIDA.

Ferme bien la fenêtre, Justine; car ce vent est glacial.

JUSTINE, *à part.*

Il sera trempé comme une soupe. (*Elle rentre dans la chambre de sa maîtresse.*)

NISIDA, *à part.*

Bien! De là il voit tout et il ne peut rien entendre... Pst! Souflar! ici.

SOUFLAR, *allant à Nisida.*

C'est cela! parlons un peu de ton engagement.

NISIDA.

Demande-le-moi à genoux.

SOUFLAR.

Voyons, ne plaisantons plus.

NISIDA, *impérieusement.*

A genoux! ou je ne réponds pas.

SOUFLAR, *faisant ce qu'elle lui dit.*

Eh bien! oui, je me mets à tes genoux pour que tu consentes à signer. (*Nisida regarde du coin de l'œil le baronnet qu'on voit, pendant toute la scène, se démener sur le balcon avec l'agitation d'une colère jalouse. Il relève le collet de son habit pour se garantir de la neige.*)

NISIDA.

Couvre mes mains de plus amoureux baisers.

SOUFLAR.

Tu me fais poser, ma petite chatte. Dis-moi bien vite si tu as renoncé à ta lubie de nous planter-là?

NISIDA.

Répète-moi ça d'une manière plus brûlante.

SOUFLAR, *avec bonhomie.*

Ah! ça, tu te fiches de moi.

NISIDA.

Veux-tu faire ce que je te dis...

SOUFLAR, *avec passion.*

As-tu renoncé à ta lubie de nous planter-là?

NISIDA.

Encore plus de gestes. (*Souflar gesticule avec feu.*) Souviens-toi que tu as joué Antony.

SOUFLAR, *à part, dans une pose.*

Est-ce qu'elle serait toquée?

NISIDA.

Pose ma main sur ton cœur... à gauche donc... Bien!

SOUFLAR.

Jouons à ce jeu-là tant que tu voudras... mais nous savons...

NISIDA.

Du feu!

SOUFLAR, *avec délire.*

Que le directeur de Londres veut t'enlever à nous.

NISIDA, *prenant à son tour un accent et une pantomine passionnés.*

Non... J'avais réellement envie... (*D'une voix naturelle.*) Va donc!... (*Reprenant l'accent passionné.*) de quitter le théâtre.

SOUFLAR, *avec un geste dramatique.*

Tu blagues ?

NISIDA, *continuant son jeu.*

Mais je suis presque décidée à renouveler.

SOUFLAR, *avec la chaleur naturelle d'une joie véritable.*

Avec nous! Ah! s'il était vrai!

NISIDA.

Très-bien, ce geste-là!... (*Amoureusement.*) Oui, avec vous!

SOUFLAR.

Ah! (*Il lui baise les mains avec reconnaissance.*)

NISIDA.

A la bonne heure! Voilà que tu vas tout seul.

SOUFLAR.

Tu nous sauves!

NISIDA.

Embrasse encore!

SOUFLAR.

Tant que tu voudras!

NISIDA, *voyant le baronnet disparaître avec désespoir.*

Milord en a assez. (*Elle se lève.*)

SOUFLAR.

Mais sapristi! tu me mets dans un état... (*Il s'essuie le front.*)

NISIDA.

Eh bien! relève-toi, vieux passionné.

SOUFLAR.

Viens-tu chez le directeur avec moi?

NISIDA.

Oui, tout à l'heure. (*Appelant.*) Justine!

JUSTINE, *entrant et riant.*

Oh! madame, vous m'avez amusée!

NISIDA.

Prends mon coffre de bois de Iles. (*A Souflar.*) Tu vas m'attendre ici. (*A Justine.*) Et mes diamants de théâtre. Viens, je te dirai ce que tu as à faire. (*Elles sortent. Souflar prend l'engagement de Nisida dans sa poche, une plume sur le guéridon et s'assied sur la causeuse.*)

SCÈNE XIII.

SOUFLAR, LE BARONNET.

LE BARONNET, *revenant du balcon, tout couvert de neige.*

Brrr! je suis glacial... mais je brûlais de colère. (*Regardant avec inquiétude du côté où est sortie Nisida, comme s'il craignait qu'elle ne survînt. — A Souflar.*) Mosieu...

SOUFLAR, *se levant.*

Hein?

LE BARONNET.

Vous n'êtes pas un Shakspeare... je sais ce que vous êtes.

SOUFLAR.

Ah! alors...

LE BARONNET.

Mais je permettais pas votre concurrence.

SOUFLAR, *à part.*

Le directeur de Londres, monsieur Vermitchel!

LE BARONNET.

Miss Nisida elle était engagée avec moi.

SOUFLAR, *inquiet.*

Engagée?

LE BARONNET.

Elle avait donné à moi des espérances.

SOUFLAR, *rassuré.*

Ah! si ce n'est que ça, j'ai plus que des espérances.

LE BARONNET.

Plus que des espérances!

SOUFLAR, *se rengorgeant.*

Et cette petite femme-là aurait été une ingrate de me quitter, car c'est moi qui lui ai donné les premiers principes. D'autres ont pu la perfectionner, mais à moi l'honneur de l'avoir fait débuter à l'âge de quatorze ans.

LE BARONNET, *retroussant ses manches, prêt à boxer, sans que Souflar l'aperçoive.*

Répétez un peu.

SOUFLAR.

C'est moi qui lui ai tout appris.

LE BARONNET.

C'est pas vrai. (*Il le saisit par la cravate.*)

SOUFLAR, *stupéfait.*

Eh bien! eh bien!

LE BARONNET, *renversant Souflar sur la causeuse.*

Dites que c'était pas vrai, ou je cassais à vous le gueule.

SOUFLAR.

Voulez-vous bien me lâcher!

LE BARONNET.

Non, je voulais pas vous lâcher. (*Il l'enlève, le tenant toujours par la cravate.*)* Vu le antiquité de vous, je donnerai seulement des croquignoles sur le fichu nez. (*Il lui donne des chiquenaudes.*)

SOUFLAR.

Monsieur, vous me manquez.

LE BARONNET.

Je crois pas.

* Souflar, le Baronnel.

SOUFLAR.

Au secours! à moi! la garde!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NISIDA, *puis* JUSTINE.

NISIDA.

Qu'y a-t-il donc?... Encore ici, milord!

SOUFLAR.

C'est un bouledogue des abattoirs, un échappé de Charenton.

LE BARONNET, *à Nisida.*

Je disputerai vous à toutes les concurrents.

NISIDA.

Vous aurez de l'ouvrage.

JUSTINE, *accourant avec le coffret qu'on a vu emporter.*

Madame! madame! un cadeau que vous envoie le margrave Croqueminette.

LE BARONNET, *à part.*

Le burgrave Croqueminette!

NISIDA, *prenant la boîte et observant le baronnet.*

Un cachemire, j'en suis sûre.

JUSTINE.

Le margrave vous apportera la clé lui-même. Mais ce n'est pas tout. (*Elle retire de dessous son bras l'écrin de théâtre de Nisida.*)

NISIDA, *après avoir donné son coffret à Souflar, qui le porte sur la cheminée, regardant l'écrin que Justine a ouvert.*

Une parure!

LE BARONNET, *avec désespoir.*

En diamants!

NISIDA, *à Justine.*

Qui donc me l'envoie?

JUSTINE.

Quelqu'un qui ne veut pas se nommer...

NISIDA.

Ah! (*Elle regarde vivement Souflar de manière à faire tomber sur lui les soupçons du baronnet.*)

LE BARONNET, *à part.*

Le prince rousse!

NISIDA.

Quels feux! quel éclat! j'en ai des éblouissements! (*A Souflar.*) Voyez donc. (*Bas.*) Mes bijoux de théâtre.

SOUFLAR, *bas.*

Du faux! (*Avec importance.*) Si j'en donnais, ils seraient comme ceux-là.

LE BARONNET, *à part.*

C'était lui.

JUSTINE.

Et de plus cet inconnu magnifique enverra tout à l'heure à votre porte un coupé qu'il vous offre.

NISIDA.

Un coupé !

JUSTINE.

Avec deux chevaux chocolat.

LE BARONNET.

Je voulais pas.

NISIDA *remettant l'écrin à Justine qui le porte sur la cheminée.*

Hein ! qui a parlé ? (*A Souflar.*) Vous ?

SOUFLAR.

Dutout.

NISIDA.

Alors, c'est donc vous, monsieur le baronnet ? Tiens ! tiens ! tiens ! seriez-vous, par hasard, mon tuteur ou mon mari ?

LE BARONNET.

J'étais le ami de vous, et je passerai le jambe et je ficherai une pile à toutes les séducteurs qui se déguisaient en chevaux chocolat.

NISIDA.

Si vous êtes mon ami, je vous chargerai de donner une leçon à un impertinent de votre connaissance.

LE BARONNET.

Je voulais bien... le nom de lui ?

NISIDA.

Cet insulaire s'est introduit chez moi sous prétexte de prendre des renseignemens sur un chapitre du Code civil ayant pour titre : Du mariage.

LE BARONNET.

Le scélérat ! (*A part.*) C'est comme moi.

NISIDA.

Mais j'apprends aujourd'hui qu'il ne cherchait ici qu'une maîtresse, pour essayer un petit système de placards cellulaires.

LE BARONNET, *à part.*

C'était mon biograpbie.

NISIDA.

Que puis-je faire en faveur d'un tel personnage ? le mettre à la porte avec tous les honneurs qui lui sont dus.

LE BARONNET.

Oh !

NISIDA.

Justine, milord vous demande son chapeau.

LE BARONNET.

Oh ! pardonnez-moi. J'avais compté sans le amour et sans le jalousie. (*Il tombe aux genoux de Nisida.*)

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Je confessais mon tiourpitude,
Je demandais grâce genoux.

NISIDA.

Mais à quoi bon cette attitude ?
Cher baronnet, relevez-vous !
Dites à mon portier qu'il prenne
Votre signalement...

LE BARONNET, *se levant.*

Pourquoi?

NISIDA.

Pour qu'à l'avenir il s'abstienne
De vous laisser monter chez moi.
Ne revenez jamais chez moi.

Justine! la canne de milord.

LE BARONNET, *désespéré.*

Miss Nisida, je allais chercher une manière de fusiller moâ.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PONT-CASSÉ, GASTON.

PONT-CASSÉ. *

Palsambleu ! c'est vous que nous cherchons ..

GASTON.

Vous nous avez fait jouer des rôles...

PONT-CASSÉ.

Je me regarde commé offensé.

GASTON.

Je viens vous demander raison.

LE BARONNET.

Oh ! avec satisfaction. (*Il se dirige vers la porte.*)

NISIDA. **

Un instant. C'est à moi que votre cartel s'adresse, car c'est moi qui ai tout combiné; oui, messieurs, je voulais vous donner une petite leçon... de frisure et de tapisserie à cause d'une gageure.

GASTON *et* PONT-CASSÉ.

Une gageure!

* Souflar, Nisida, Pont-Cassé, Gaston, Le Baronnet.

** Souflar, Pont-Cassé, Nisida, Gaston, Justine, le baronnet, au fond, se laissant tomber sur une chaise avec désespoir.

NISIDA.

J'avais parié cinq cents louis que je réussirais.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Elle sait tout.

NISIDA.

Sans rancune, monsieur le vicomte de Pont-Cassé, (*Bas.*) ou je publie dans les coulisses que vous montez la garde uniquement pour faire croire que vous n'êtes pas hors d'âge.

PONT-CASSÉ, *à part.*

Mon capitaine m'a trahi.

NISIDA, *à Gaston, bas.*

Vous serez bien sage ou j'écris à votre papa de vous remettre en pension.

GASTON, *à part.*

Je t'attends à ta rentrée au théâtre. (*Il parle bas à Pont-Cassé qui vient le rejoindre.*) *

SOUFLAR, *à Nisida.*

Il se fait tard, allons-nous ?...

NISIDA.

Allons.

LE BARONNET, *venant se jeter entre eux avec l'écrin qu'il a pris sur la cheminée.*

Miss Nisida, ce petit boîte, le coffrette ou le cœur de moi... choisissez.

JUSTINE, *à part.*

Va ! va ! ton compte est fait.

NISIDA, *avec dignité.*

Justine, tu renverras ce cachemire au margrave Croquemitaine.

LE BARONNET, *avec joie.*

Un de moins. (*Regardant Souflar.*) Ce n'était plus que cette laide boyard qui me donnait le *trac.*

NISIDA, *à Souflar.*

Oui, prince, je suis décidée : le théâtre... (*Souflar fait un mouvement de joie, Nisida regardant le baronnet du coin de l'œil, ajoute lentement.*) ou un mari.

LE BARONNET, *avec joie.*

Ah ! (*A Souflar en lui présentant l'écrin.*) Emportez ça.

SOUFLAR, *étonné.*

Pourquoi faire ?

LE BARONNET.

Emportez ça, vous dis-je. (*Il lui met l'écrin dans les mains.*)

SOUFLAR, *à Nisida.*

Et ta promesse.

LE BARONNET.

Des navets ! c'était moi seul qui donnais des diamans à mon femme.

* Souflar, Nisida, Pont-Cassé, Gaston, Justine, le baronnet, accoudé sur la cheminée.